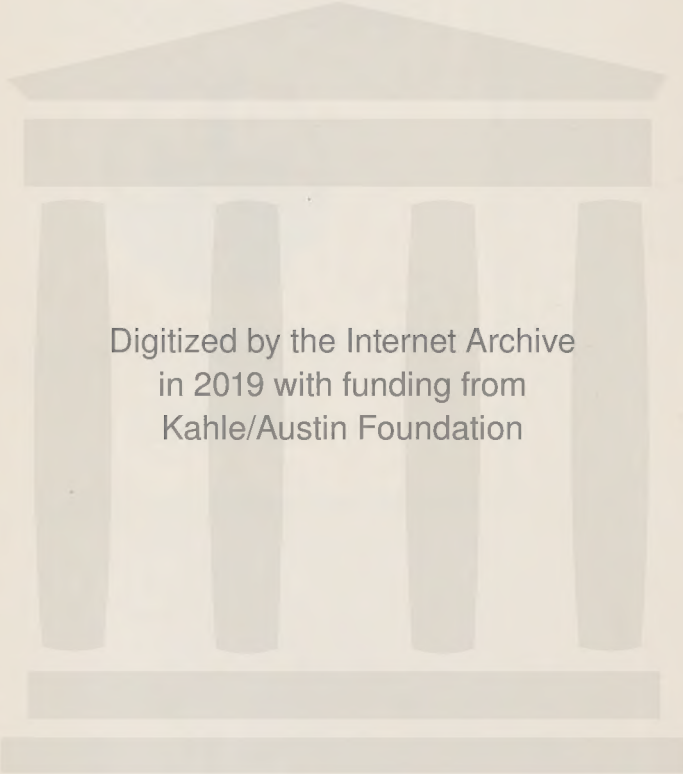


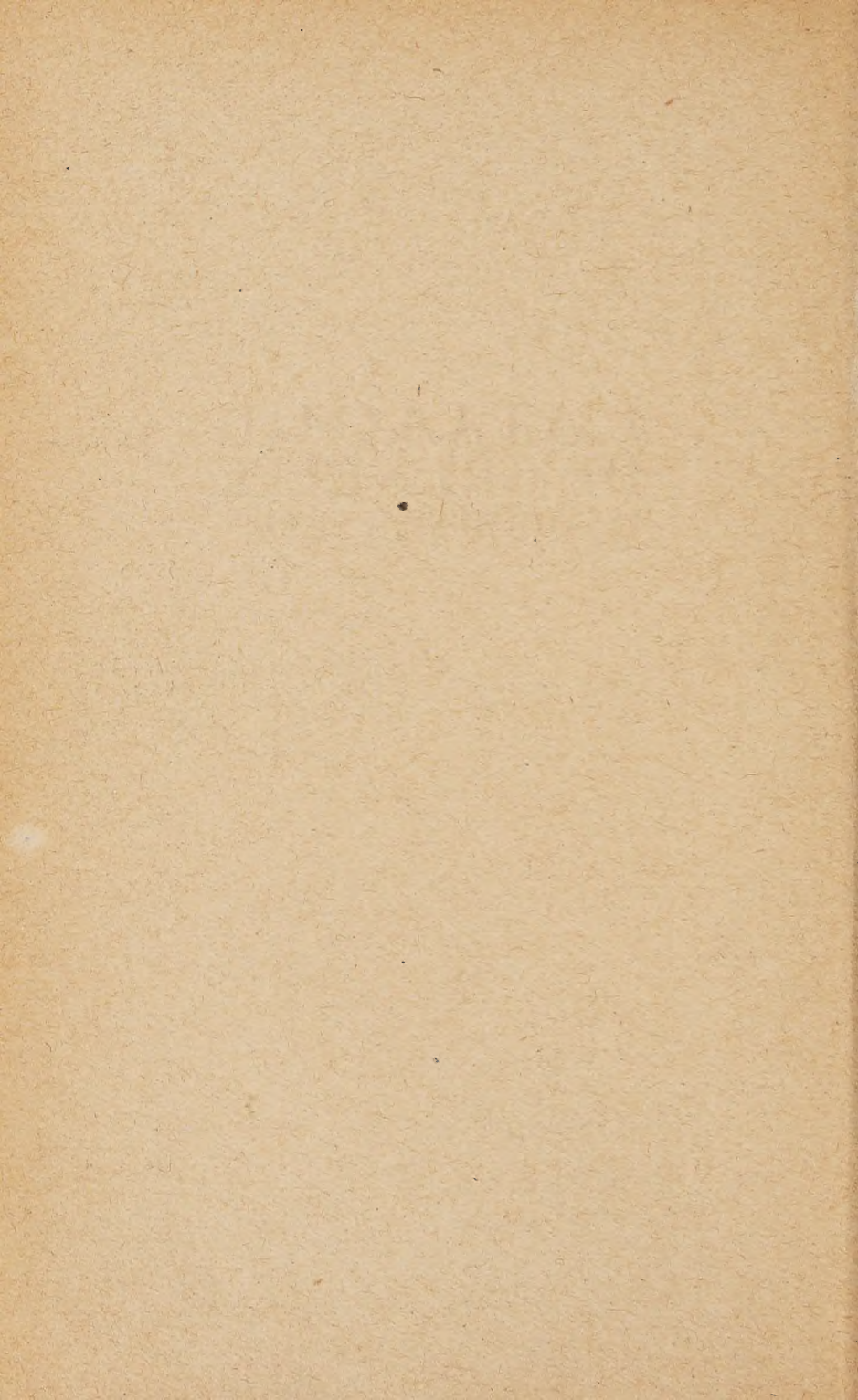
NUNC COGNOSCO EX PARTE



TRENT UNIVERSITY
LIBRARY



Digitized by the Internet Archive
in 2019 with funding from
Kahle/Austin Foundation



**BABEUF ET LE PARTI
COMMUNISTE EN 1796**

A LA MÉMOIRE
DE MON FRÈRE OLIVIER

P. B.-M.

• RÉCITS D'AUTREFOIS •

ONT PARU OU PARAÎTRONT DANS CETTE COLLECTION

Les volumes en vente sont marqués d'un astérisque*

- | | |
|---|---|
| <p>* LE COUP D'ÉTAT
DU 2 DÉCEMBRE
par René Arnaud.</p> <p>* LE MARIAGE DE
L'IMPÉRATRICE EUGÉNIE
par Ferdinand Bac.</p> <p>* LE 18 BRUMAIRE
par Jacques Bainville.</p> <p>* LE 9 THERMIDOR
par Louis Barthou
de l'Académie Française.</p> <p>* LA JOURNÉE DES DUPES
par Louis Batiffol.</p> <p>BABEUF ET LE PARTI
COMMUNISTE EN 1796
par Pierre Bessand-Massenet.</p> <p>* LA FIN TRAGIQUE
DU MARÉCHAL NEY
par Pierre Bouchardon.</p> <p>* L'ATTENTAT D'ORSINI
par Marcel Boulenger.</p> <p>* LES PREMIÈRES JOURNÉES
DE LA COMMUNE
par Georges Bourgin.</p> <p>* VOLTAIRE ET FRÉDÉRIC II
par Émile Henriot.</p> <p>* LA PROSCRIPTION
DES GIRONDINS
par G. Lenotre.</p> <p>* L'ÉVASION DE LAVALLETTE
par J. Lucas-Dubreton.</p> | <p>* LES CONSPIRATIONS DE
LOUIS - NAPOLEON BONA-
PARTE par Gabriel Perreux.</p> <p>* L'AVENTURE DE
LA DUCHESSE DE BERRI
par Armand Praviel.</p> <p>* LES TROIS GLORIEUSES
27, 28, 29 Juillet 1830
par Paul Reynaud.</p> <p>* L'ARMISTICE DE 1871
par le Lieutenant-Colonel Rousset.</p> <p>* LES JOURNÉES DE JUIN 1848
par Charles Schmidt.</p> <p>L'AFFAIRE PIERRE
BONAPARTE
(Le meurtre de Victor Noir)
par Alexandre Zévaès.</p> <p>* LA CONJURATION DE
CINQ-MARS
par P. de Vaissière.</p> <p>* LA MORT
DU PRINCE IMPÉRIAL
par Charles Derennes.</p> <p>LA PRISE D'ALGER
par Henriette Celarié.</p> <p>AU CAMP
DU MARÉCHAL DE SAXE
par Frantz Funck-Brentano.</p> <p>LE PAPE ET L'EMPEREUR
A FONTAINEBLEAU
par Louis Madelin.</p> <p>LE 10 AOÛT
par Albert Mathiez.</p> <p>LE 4 SEPTEMBRE
par Raymond Recouly.</p> <p>LE MARIAGE DE LOUIS XIV
par M^{me} Saint-René Taillandier.</p> |
|---|---|

RÉCITS D'AUTREFOIS

BABEUF ET LE PARTI COMMUNISTE EN 1796

PAR P. BESSAND-MASSENET



LIBRAIRIE HACHETTE

DC 187.8 . B4

Il a été tiré de cet ouvrage :
5 exemplaires sur papier du
Japon numérotés de 1 à 5 ;
20 exemplaires sur papier de
Hollande, numérotés de 1 à 20 ;
100 exemplaires sur papier de
Madagascar, numérotés de 1
à 100. L'édition originale a été
tirée sur papier Alfa.

Tous droits de traduction, de reproduction
et d'adaptation réservés pour tous pays.
Copyright par Librairie Hachette, 1926.

L'ATTAQUE DE GRENELLE LES COMMUNISTES¹ EN 1796

CHAPITRE PREMIER

LE TEMPLE DE LA RAISON

Pour celui qui dîne et qui rit; un mauvais citoyen est celui qui ne dîne pas et qui pleure.

(CHATEAUBRIAND.)

LE capitaine Grisel avait l'habitude, quand il ne terminait pas trop tard son service à l'École Militaire, de se rendre dans la soirée chez une parente à lui, qui demeurerait à l'autre bout de la ville. Il passait, ce jour-là, par la place de Grève : un homme, un ouvrier,

1. Faut-il rappeler que les termes de *socialistes* et de *communistes* n'existaient pas du temps de Babeuf? On a dû les employer ici comme M. Aulard l'a fait, dans son *Histoire politique de la Révolution*, pour abrégé et pour simplifier, faute d'équivalents convenables, — le mot d'*anarchiste*, sous lequel on désignait vulgairement alors les derniers jacobins et les partisans du *Bonheur Commun*, n'étant plus compris aujourd'hui dans le sens qu'on lui prêtait.

L'ATTAQUE

l'arrête : « Parbleu, vous venez à propos; je m'en vais chez moi dîner ; il n'y a qu'un pas, vous ne me refuserez pas.... »

En vain l'officier s'excuse, allègue qu'il a déjà dîné, l'autre l'entraîne, le tire chez lui :

« Eh bien! si vous ne voulez pas dîner avec nous, au moins vous boirez un verre de vin avec ma femme et moi. »

Les deux hommes se connaissaient pour s'être rencontrés, huit jours plus tôt, chez un marchand de vin de la rue du Louvre, au « Café de Genève. » On s'était promis de se revoir « le lendemain, ou le surlendemain au plus tard. » Même, Grisel avait pris en note le nom et l'adresse du citoyen : Monnier, ouvrier en cuir, « ceinturonnier, » au 45 de la rue de la Vannerie

C'était là, tout juste à côté. Monnier habitait l'étage au-dessous d'un chapelier. Grisel le suit, monte, s'installe avec lui.

Ce Monnier buvait fort, parlait beaucoup, étant de ces vrais « sans-culottes, » de ces enragés du Jacobinisme, qui avaient résisté à la mort de Robespierre, à l'écrasement des faubourgs, à la faillite même des grands principes révolutionnaires, et, en dépit du Directoire, de Barras et de la déconfiture générale, avaient gardé, après trois ans, leur chauvinisme de 93, la pipe et le débraillé du « Père Duchêne, mar-

DE GRENELLE

chand de fourneaux. » Sitôt assis, les verres sur la table, Monnier entreprend le capitaine, lui demande comment va l'esprit des troupes, si l'on n'est pas disposé au Camp — au camp de Grenelle — à tendre bientôt la main aux prolétaires de Paris. L'officier comprenait mal, faisait l'étonné : « Je ne sais ce que vous voulez dire.... »

Sur quoi Monnier se récrie : « Vous ne lisez donc pas Babeuf ! » Est-il possible, qu'on soit patriote, et qu'on ignore « ce qui se fait, » qu'on ne lise pas Babeuf !

Précisément, Monnier avait là, sous la main, le dernier numéro du *Tribun du Peuple*, qu'il présente au capitaine. C'était une feuille de petit format in-8°, dix à douze pages de papier chandelle, signées, au bas de la dernière, du nom de Gracchus Babeuf, « tribun du peuple. » Ce Babeuf avait le style le plus diffus, embrouillé, inintelligible, à coup sûr, pour un militaire. Toutefois, ne parlant au peuple, à « tous ceux qui mangent leur pain noir trempé de sueur, » que de révolte, d'insoumission, de mutinerie, le fond de sa doctrine avait au moins l'avantage de la simplicité. Nul maçon, nul terrassier, qui ne fût en mesure d'apprécier Babeuf, du moment qu'on lui promettait, pour prix de ses efforts, l'égalité réelle, absolue, la douce, la

L'ATTAQUE

Sainte Égalité, avec le rétablissement du bien-être universel, — ce que l'auteur appelait le *Bonheur Commun*.

Monnier, cependant, le verre au poing, se déboutonnait, s'exprimait plus carrément à mesure que le vin lui assouplissait le gosier. — Il disait que le Gouvernement aurait beau s'évertuer, persécuter les Jacobins, les réduire au désespoir, sous peu on verrait « ce qu'étaient les patriotes.... »

Grisel lui rendit sa brochure. Si troublé qu'il fût, il ne concevait pas où tout cela conduirait : « à des pamphlets, des clabaudages, entre vous autres?... » « Vaudrait-il pas mieux prendre le parti d'être tranquille? »

« Tenez, reprit Monnier, vous n'êtes pas au fait; je vais vous dire. Nous sommes disséminés en un grand nombre de petites sociétés qui nous tenons toutes par la main, et qui, en dernier résultat, n'en faisons qu'une; au surplus, pour que vous le sachiez, nous avons des chefs.

— Comment des chefs? Quels sont vos chefs?

— Oh! c'est ce qu'on ne dit pas; mais nous avons un comité « insurrecteur » composé de démocrates sûrs, d'hommes intelligents, de véritables patriotes qui ont toute notre confiance et nous marchons aveuglément sans vouloir

DE GRENELLE

même les connaître; car il est dans notre système qu'aucun de nos chefs ne soit connu de ceux qui sont au-dessous d'eux.

— Mais, ces chefs, fait Grisel, quel est leur but, leur intention? »

On était au moment le plus critique de la Révolution, après l'hiver si dur de 1796, et jamais, aux plus mauvais jours de 93, le peuple n'avait paru si souffrant, si sombre, si inquiet. Pour quelques-uns, qui tirent toujours leur profit des malheurs publics, combien ne mangeaient de viande qu'une fois par mois, et, le plus souvent, dînaient aux bouches des cuisines de l'odeur des potages et du parfum des côtelettes! Du pain, certes, il y en avait partout, chez les boulangers, les traiteurs, les marchands de vin, les charbonniers; mais ce n'était plus du pain à trois sous : « c'était du pain à quatre-vingts francs, cent cinquante et deux cents francs. » L'ouvrier, éreinté, rentrait le soir pour trouver la marmite renversée, la femme, les enfants malades, à bout de résistance. Qu'il restât une dernière paire de souliers, un drap : « ma pauvre femme, disait-il, je n'en puis plus; voilà encore des draps, allons les vendre. » On vendait ces draps, on vendait les chaussures,

L'ATTAQUE

cela faisait six à huit cents francs, qui payaient le rôti du lendemain. Et pour le reste de l'année, on était sans souliers, couché par terre, contre le mur. C'était pitié de voir tant de malheureux chercher leur nourriture par les rues « dans les tas d'ordure et la saloperie.... » La France s'étiole, s'affaisse, le crédit ruiné, la confiance morte. Plus d'huile dans la lampe. Et c'est au moment où le coût de la vie est le plus cher, que le Directoire supprime les distributions gratuites de viande et de pain aux indigents. Le pain est taxé à 40 francs (papier) la livre, la viande à 145, ce qui en réalité, sans doute, au prix de l'assignat, met le pain à quatre sous et la viande à quatorze sous. Mais le peuple ne calcule pas tant; qu'il y ait de la viande à ce prix-là où qu'il n'y en ait pas, pour lui c'est tout pareil : poches vides, estomac creux. Il courbait le dos, rasait les murs, sous la pluie, ou bien, le soir, aux carrefours, regardait les théâtres, les concerts, aux façades inondées de lumière, les files d'équipages à la porte, les cochers, les livrées comme jadis, les toilettes, les élégances. Et tant d'égoïsme à côté de tant de misère lui remuait le cœur confusément. Pourquoi — pensait-il — ces disproportions de fortune, « ces révoltantes distinctions de riches et de pauvres, de grands et de petits, de maîtres

DE GRENELLE

et de valets, de gouvernants et de gouvernés?... »
pourquoi « un homme qui s'épuise par le travail
et manque de tout, tandis que l'autre nage dans
l'abondance sans rien faire? »

Des ouvriers, des chômeurs se répandaient
sur les places, les ponts et les quais, menaçant,
si les choses n'avaient pas changé avant huit
jours, de tout f... à bas. Et, comme l'on sait, il
ne manque jamais, en pareil cas, de provoca-
teurs pour exaspérer les souffrances et réchauffer
les colères. Certains montraient au peuple famé-
lique, déguenillé, les députés, les riches, les gros
bourgeois : « Loisible à eux de crever d'indi-
gestion, à toi bon peuple de crever de faim! »
Aux Tuileries, des femmes, des guenipes, brail-
laient sur des chaises, rappelant qu'au moins
sous Robespierre on avait du pain, l'ouvrier
était nourri, content, le riche et le bourgeois
marchaient au pas.

Mais pourquoi, songeait Grisel, repoussant
la brochure que Monnier lui avait mise entre les
mains, pourquoi toujours remuer les mauvaises
passions, les rancunes, l'envie? Faudrait-il donc
toujours du trouble, du mouvement, et, pour
améliorer le sort commun, toujours faudrait-il
du sang sur le pavé?

Monnier s'était levé : « Camarade, dit-il, lui
prenant la main, je veux t'instruire davantage;

L'ATTAQUE

et dès aujourd'hui, décadi, je vais te conduire dans un endroit où tu pourras voir que tout ce que je viens de te dire n'est pas une chimère. » Il avait retiré sa veste, ses effets d'ouvrier, pour se revêtir plus proprement. Il appelle un voisin, le chapelier qui demeurait à l'étage supérieur. L'officier, explique-t-il, est un patriote qu'ils vont conduire au *Temple de la Raison*.

On sort. Par le quartier des Halles, la place des Victoires, la rue des Petits-Champs, les trois hommes atteignent au boulevard. Là, au coin de la rue de la Michodière, s'élevait l'édifice le plus baroque : sur une masse de rocaille, un pavillon en forme de rotonde, prolongé de deux avant-corps, une sorte de kiosque, tout armé de clochettes, de balcons, de treillages, de lanternes, de parasols et de monstres sculptés en façon de magots chinois, accroupis, les jambes torses et le ventre velu. De simples vitrages tenaient lieu partout de cloisons, les portes aussi étaient de glace. Bref on était là pour boire et conspirer comme au milieu de la rue. Sans compter que la cocasserie du décor ne laissait jamais d'attirer, à ce coin du boulevard, les flâneurs, les provinciaux, qui demeuraient, le nez en l'air, à bâiller à tant de merveilles, de colifichets, de clochetons, de banderolles.

Au rez-de-chaussée, un café. Il y avait eu là,

DE GRENELLE

jadis, un établissement de bains, d'où le nom de Bains Chinois, qu'avait relevé le patron de l'estaminet. Pour les amis de Babeuf, les abonnés au *Tribun du Peuple*, les vieux soutiens de l'idée révolutionnaire, pour tout ce qu'on appelait enfin, d'un terme générique « la queue de Robespierre, » c'était le *Temple de la Raison*, le dernier refuge où, s'abreuvant de gros vins et de cidre à bon marché, ces hommes agités trouvaient d'autres braillards comme eux avec qui fraterniser.

Grisel entra, escorté de ses deux compagnons.

A coup sûr, l'établissement n'était pas ouvert, comme on dit, au public, à n'importe quel public. Comprendons qu'à venir là en simple curieux, ou pour se rafraîchir seulement, on eut risqué de se voir mal reçu. Mais Monnier patronnait Grisel : « C'est un bon patriote, dit-il, un des nôtres; c'est une recrue que nous avons faite... » Aussitôt, chacun s'empressa, on fit place à l'officier.

Grisel s'était assis, interloqué tout de même du spectacle qui s'offrait à lui. Il y avait là peu de militaires, mais beaucoup de gens « mal mis, » de petits artisans, comme des cordonniers, des bourreliers, tous fort échauffés, des femmes aussi, avec des enfants à leur jupe coiffés du

L'ATTAQUE

bonnet rouge. « Les uns prenaient du café; d'autres du vin, du cidre. » « Je vis — dira Grisel, plus tard, — que c'était une espèce d'orgie qui se faisait là. » On s'y retroussait les manches à l'idée d'aller bientôt « arranger les chouans, les muscadins.... »

Par moments, les voix tombaient, les verres et les bouteilles s'arrêtaient de remuer : une petite rousse, d'à peu près vingt-cinq ans, se mettait à chanter. C'était la *Complainte de l'Illustre Robespierre*, ou la dernière romance de Sylvain Maréchal, sur l'air de : *C'est ce qui me désole* :

Mourant de faim, mourant de froid,
Peuple dépouillé de tout droit,
Tout bas tu te désolés;
Cependant, le riche effronté,
Qu'épargna jadis ta bonté,
Tout haut il se console.

On écoutait, l'œil humide, et au refrain chacun reprenait en chœur.

Gorgés d'or, des hommes nouveaux,
Sans peines, ni soins, ni travaux,
S'emparent de la ruche :
Et toi, peuple laborieux,
Mange, et digère, si tu peux,
Du fer, comme l'autruche.

DE GRENELLE

Monnier, cependant, s'était écarté. Grisel l'observait, de loin, qui s'entretenait avec un individu, placé devant une bavaroise, un particulier à l'air jeune et « plus discret et réservé de manières que les autres. » Monnier lui parlait à l'oreille. Entre temps, l'inconnu se retournait vers le capitaine, lui jetait « des clins d'œil. » A la fin, il se lève, s'approche, et, d'emblée, sans plus de périphrases, s'informe, tout comme Monnier l'avait fait, de l'esprit de la troupe, demande — c'était la préoccupation dominante — si on lit Babeuf à l'armée, et quel effet son journal y produit. Le capitaine avait sans doute une opinion. Qu'en pensait-il ?

« Je pense, dit Grisel, que l'auteur a beaucoup d'esprit, beaucoup, mais qu'il n'est nullement militaire et qu'il n'est pas fait pour parler à des militaires; ce sont des verbiages, des phrases, des figures de rhétorique qui ne sont pas à la portée du soldat; et si j'étais dans le cas de faire des adresses aux armées, ce serait un style tout différent que j'adopterais, car je crois qu'il faut que l'on parle d'une manière à se faire entendre de ceux à qui on veut parler. »

L'inconnu réfléchissait. Le capitaine serait-il pas lui-même l'homme qu'il fallait ? S'avancant : « Si tu voulais, insinua-t-il, faire quelque ouvrage dans ce sens?... »

L'ATTAQUE

Mais, Grisel se récusa : il ne disposait pas d'imprimerie.

« Qu'à cela ne tienne ! nous avons des presses, nous ferons imprimer. »

Bref, n'osant trop se défendre, Grisel consentit, promit de remettre avant le surlendemain un travail qui serait comme une version à l'usage du soldat, une sorte d'analyse, en style énergique, du dernier article de Babeuf paru dans le *Tribun du Peuple*.

*
* *

L'officier s'était levé. Dehors, le jour achevait de tomber.

Pensif, l'esprit travaillé de doutes et d'appréhensions, Grisel avait repris le chemin de l'École Militaire. Dans cette ville, où tant de foyers dévastés, de façades mornes, de cours désertes, d'églises abandonnées, demeureraient comme les silencieux témoins du fléau révolutionnaire, se trouvait-il personne qui eût un soupçon, une idée de la terrible aventure que l'extravagance de quelques rêveurs besogneux menaçait à nouveau de faire courir au pays ? personne, seulement, qui eût un souvenir pour hier, un regard pour demain ?

DE GRENELLE

Du monde, des groupes emplissaient les jardins, les carrefours, les rues; des limonadiers, des entrepreneurs de spectacles ou de bals populaires, avaient, de place en place, dressé des tables, allumé des guirlandes de lampions. Des artisans posaient les volets aux boutiques....

Ville fourbue, ville *blasée*, *léthargique*, où trop de secousses, de crises et de surprises, depuis six ans, ont aboli jusqu'au dernier atome d'énergie et de curiosité. Au café, les journaux restent sur les tables : « On lit peu, on parcourt, on feuillette, on réfléchit. » Au spectacle, si la Police intervient encore, c'est pour interdire les airs patriotiques « que personne n'écoute plus, par ennui. » L'insensibilité publique s'accroît encore aux époques d'élection : les bourgeois ne se dérangent plus, boudent le scrutin, en sorte que les assemblées sont tenues par quelques douzaines « de maçons, de déguenillés, » clientèle ordinaire du Jacobinisme. Dans telle circonscription de Paris, sur cinq cents inscrits, on compte trente-neuf votants ! Ailleurs, on n'arrive pas même à réunir ce qu'il faut de citoyens actifs pour composer le bureau.

La stupidité, l'incurie des gens aisés, des classes moyennes, à ce moment de l'an IV où se découvre le spectre du Communisme, passe

L'ATTAQUE

l'imagination : conversations creuses, bavardages à perte de vue, sans effet, « sur des paragraphes de gazette ! » Détachement absolu de tout ce qui touche à l'intérêt public, aux affaires du pays. « Les disputes ont le même ton d'inutilité et de vide qu'en 1791. » Et puis, « conjurations, victoires, assignats, mandats, révolution, monarchie, tous ces textes-là, en général — dit quelqu'un — sont épuisés, et ne frappent plus. » « On ne veut que jouir, s'amuser, être tranquille.... » Le jeu, la Bourse, les promenades, Bagatelle, Longchamp, Tivoli, voilà qui préoccupe autrement que Barras, Babeuf ou Bonaparte ! « Chacun se moque du Directoire, des Conseils, de la République, mais personne ne contribuerait d'un écu ou d'une heure de travail à changer rien.... »

La tristesse surtout est de voir tant de misérables, de petites gens, dépourvus, honteux, qui dînent d'une sardine ou d'une cuillerée de lentilles, ou bien vont de désespoir se perdre aux filets de la rivière, à Saint-Cloud. Mais la souffrance des uns n'empêche pas les autres, comme on sait, de prospérer, d'avoir des femmes, des voitures, du bien-être, de l'appétit. « Rapine, et puis rapine, voilà le pivot central, le but, l'élément unique de la République. » Pas deux fortunes sur cent qui ne soient « le prix

DE GRENELLE

d'une bassesse ou d'un crime; » pas une qui ait six mois de solidité. « Un coquin acquiert cent mille écus en huit jours, est ruiné au bout d'un mois et recommence son pharaon! » Tel jour, un amateur compte quinze cents chevaux de selle ou de cabriolet sur la route du Bois. « Les toilettes, les lumières, les équipages, les feux d'artifice font s'évanouir toutes les images douloureuses. » Et le même jour, le peuple paye ses haricots 100 francs le litron, le pain 140 francs la livre, la viande 350 francs, le vin 400 francs la bouteille. Le louis d'or, qui valait 8 000 francs au mois de mai, passe à 15 000 le 2 juin, à 19 000 le 4 : ce qui revient à dire que la coupure de 100 francs vaut un peu plus de deux sous. De là, des plaintes, des récriminations qui se renouvelaient sans cesse, et toujours, les mêmes menaces, les mêmes poings tendus aux gens comme il faut, aux profiteurs, aux marchands, aux députés!

Déjà, l'année précédente, aux derniers mois de la Convention, ces députés — toujours les mêmes, car ils n'ont pas changé d'un régime à l'autre — fort embarrassés de leurs insignes, ne cherchaient rien tant qu'à passer inaperçus. Ils ne sortaient plus, ne paraissaient plus en public, au théâtre, sans risquer d'être agonis. A de certains cafés, on en voit qui, subite-

L'ATTAQUE

ment, se défilent, gagnent la porte sans rien dire, tant la tournure des réflexions devient fâcheuse auprès d'eux. Sur ce point, l'accord est parfait. C'est au boulevard du Temple, deux particuliers qui s'entretiennent : « Depuis que nous avons des députés, ils nous ont décrété des milliers de lois, dont aucune n'a été exécutée; ils ont été les premiers à les enfeindre, et, tant que ces mêmes hommes seront en place, nous tomberons de plus en plus dans l'abîme.... » Rue des Saints-Pères, au coin du quai, un soldat, un dragon : « Il faudrait que tous les députés fussent dans un bois, et qu'on y mît le feu ! » Leur médiocrité et leur incapacité générale, leur inaptitude à rien conclure, leur corruption et, chez certains, le scandale des dépenses, achèvent d'indigner le sentiment public. Tant de cynisme « paraît tout juste fait exprès pour révolter le peuple de misère et porter les soldats à le seconder. »

Par bonheur, si l'on peut dire, plus rien ne subsiste, au cœur du peuple, du vieil idéal de naguère, de l'enthousiasme évanoui. Fatigué, dégoûté par trop d'expériences, l'ouvrier a depuis longtemps mis le bonnet rouge avec la pique au rancart. Le *Patriotisme*, au sens révolutionnaire du mot, achève comme le reste

DE GRENELLE

d' « aller au diable. » Et de toutes les faillites de la Révolution, il n'en est pas de plus saisissante. Demain, un prince étranger, le duc d'Orléans, n'importe qui, Louis XVIII, Carnot, viendrait à paraître, à vouloir s'imposer, « pourvu que son règne promît paix, sûreté, et des lois stables, » la place serait à lui. Les ouvriers, abattus, se résignent, abdiquent, ou bien ils ont du travail, se font payer en numéraire, et, préoccupés surtout d'intérêts matériels, « ils n'ont plus envie, au premier signal, de se mettre en mouvement.... »

Au bout de la rue de Tournon, cette terrasse ornée de balustres, « au milieu de laquelle s'élève un pavillon terminé par un dôme avec sa lanterne, » c'est l'entrée du Directoire. Des factionnaires sont l'arme au bras dans la cour, — de grands diables mal payés, mal chaussés, vêtus de défroques piteuses, le casque du dragon voisinant avec le bonnet à queue de renard et la fausse tignasse de chanvre du volontaire. Audience tous les jours. Sur le coup d'une heure, une foule se précipite : de petites gens, des femmes avec des enfants, des invalides, des rentiers, maigres carcasses.

L'ATTAQUE

Des huissiers se tiennent au premier étage pour accueillir le public, le guider vers la salle d'audience. Ces valets officiels sont accoutrés d'un manteau court, comme Crispin, d'une toque rose et de souliers à bouffettes : drôles de corps!

Mais les maîtres valent encore mieux!

Au fond d'un salon qui n'est que lambris, dorures, damas et glaces (l'ancien salon du comte de Provence) un homme est assis, à l'écart, devant une table : tunique de satin blanc broché d'or, manteau rouge brodé et galonné, chapeau à plumes, le glaive à la romaine, et des escarpins à rubans bleus. Une balustrade sépare ce grave personnage du public. Des solliciteurs défilent, tendent un papier. L'homme écoute, regarde, promet, enfin se lève; et la foule qui se presse dans les portes, suit de l'œil, curieusement, ce long oiseau, empanaché, cet olibrius à plumes tricolores qui s'éloigne sous les plafonds dorés et les lustres de cristal.

Souvent, le soir, les fenêtres s'illuminent, les hautes antichambres se garnissent de livrées et d'uniformes. On donne à souper chez Barras, on danse. Cependant, le peuple, dehors, les pieds dans l'eau, pressé contre les murs sombres, regarde les voitures qui pénètrent sous la porte, reconnaît au passage les figures, les glabres

DE GRENELLE

visages qu'il apercevait jadis, à la Convention, du haut des places populaires, et peut-être, en lui-même, s'enfonçant par la ville, le ventre creux, le cœur malade, peut-être ce peuple songe-t-il à tant de tristesses accumulées sur un pays, tant de ruines, tant de gâchis : routes défoncées, campagnes désertes, crédit ruiné, confiance perdue, — et pourquoi? pour perpétuer le pouvoir à une poignée de parasites, d'aventuriers, ou d'illuminés, « qui, par leurs machiavéliques systèmes et leurs romanesques déclamations, ont obscurci les choses les plus claires, embrouillé les idées les plus simples, porté le dégoût dans tous les cœurs et l'indifférence dans toutes les âmes. »

* * *

Georges Grisel n'avait pas toujours porté l'uniforme. Étant fils d'un tailleur d'Abbeville, il avait commencé lui aussi par tirer l'aiguille et découper le drap. Déjà Grisel passait pour une tête exaltée, un caractère malheureux, jaloux, insupportable. Un jour, un voisin rencontra le plus jeune des petits Grisel qui pleurait : « Mon père, dit l'enfant, a bien du chagrin. Mon frère Georges nous a pris tout

L'ATTAQUE

l'argent que nous avions dans notre tiroir, et il est parti, on ne sait où il est allé. »

Grisel avait échoué à Paris. Sans pratiques, sans connaissances, il y demeura jusqu'à la Révolution à battre le pavé tâchant de travailler de son état, ou bien courant sans succès les imprimeries pour placer ses productions, de petites brochures qu'il composait d'après les circonstances, heureux encore de pouvoir « dîner à crédit » et de rentrer le soir, dans un garni où ils étaient douze à dormir dans la même chambre! Enfin n'en pouvant plus, en 91, apprenant qu'on s'occupait dans les départements de former des corps de Volontaires Nationaux, il partit, et, bien qu'il fût de petite taille, grêle, de « complexion délicate, » prit du service au 1^{er} bataillon de la Somme. La Nation ne regardait pas de si près alors à la taille de ses conscrits!

Grisel d'ailleurs, vif, dégourdi, eut vite fait de se pousser. Coup sur coup sergent-major, quartier-maître, il passait, la même année, capitaine. Après trois ans de campagne dans le Nord, en Belgique, on le rappela au camp de Marly, où divers éléments de l'Armée de l'Intérieur étaient réunis pour constituer la 38^e demi-brigade. De Marly, un peu plus tard, la 38^e passa au camp de Grenelle. — C'est alors

DE GRENELLE

que l'ancien garçon tailleur, profitant d'une place qui se trouvait disponible à l'École Militaire, se fit affecter au service des Conseils de Guerre.

Il avait pour collègue, dans son nouvel emploi, un officier du nom de Bourgeois, homme de sens réputé, « droit et très prudent, » qu'on appelait plus communément, à l'Armée, Montyon.

Perplexe, le soir de son aventure aux Bains Chinois, Grisel s'en retournait au quartier; il va trouver Montyon, s'ouvre à lui des scrupules et des inquiétudes qui le tourmentaient. Ce n'est pas que le côté périlleux de l'entreprise l'intimidât. Mais l'honneur, la dignité d'un militaire a de ces délicatesses qui ne s'arrangent pas de tous les métiers. Complice ou mouchard, il lui fallait choisir : ou trahir, en ne disant rien, le Gouvernement qui le payait, ou livrer, en parlant, ceux qui s'étaient fiés à lui.

Montyon n'osait trop le blâmer ni l'encourager. Seulement, il le loua de son audace, et lui donna sa parole « que si la conspiration venait à être découverte par un autre que lui, et qu'alors Grisel risquât d'être considéré comme conspirateur, il assurerait que l'intention de son camarade était purement et simplement de la déjouer. »

L'ATTAQUE

En conséquence, Grisel se mit à l'œuvre, brocha dans la nuit la *Lettre de Franc Libre à son ami La Terreur, soldat à l'Armée du Rhin*, datée du 24 Germinal de l'an IV de la *République Démocratique à venir*, qui est un vrai chef-d'œuvre de grâce et de politesse, propre à donner à l'Armée l'idée la plus flatteuse de l'éloquence babouviste. Pas une ligne, une phrase, qui ne fût ponctuée d'un *bougre* ou d'un *toutre*. C'était là comme il fallait parler au soldat, pour se faire entendre : du lacobisme, de la verdeur, de bons jurons bien appliqués, entre deux bouffées de pipe ; avec cela, quelques rappels du vieux *Paris de 93*, — « où le gouvernement mettait l'égoïsme à contribution pour établir des magasins d'effets et de comestibles, où, comme dit le Père la Tulipe, chacun avait le droit de se croire bourgeois ». Gros effet, toujours actif sur de « braves bougres d'officiers de tricot » qui avaient « la peau toute recousue » et que le gouvernement des bavards, des *jean-foutres*, laissait, par incurie, sans bas, ni chemises, ni souliers, et les coudes râpés.

Le lendemain, Grisel portait son chef-d'œuvre au « Temple de la Raison. » Le particulier, son complice, fut, à ce qu'il parut, transporté de satisfaction. Il assura qu'il se chargeait du reste, qu'il ferait imprimer la pièce, prendrait soin de

DE GRENELLE

corriger lui-même les épreuves. C'était l'affaire de quarante-huit heures. « Ne manque pas, dit-il à Grisel, de revenir après-demain, ce sera imprimé. J'aurai en même temps quelque chose d'important à te remettre.... » Il ajouta qu'il n'était pas trop nécessaire de se voir toujours dans ce café; qu'on y était gêné. Non qu'il suspectât la parfaite honorabilité des habitués de l'établissement; mais il n'en pensait pas moins « qu'il y avait une infinité de choses qui ne se disent pas devant tout le monde. »

Il finit par donner son adresse, rue Saint-Honoré, à la Conception, un couvent désaffecté, où il demeurait avec d'anciens amis de Robespierre, dont le serrurier Didié. Lui-même avait servi de secrétaire, dans le temps, à Joseph Lebon. Fameuse référence! Il s'appelait Darthé, originaire de Saint-Pol, dans le Pas-de-Calais.

L'impression de l'ouvrage fut bientôt faite. Darthé en apporta, le surlendemain, les épreuves « toutes mouillées, » à Grisel, aux Bains Chinois. Les deux hommes se trouvaient à l'écart, dans l'arrière-salle qui servait de cuisine à l'établissement. Alors Darthé, mystérieusement, tira de sa poche le « quelque chose d'important » qu'il avait annoncé : une enveloppe, un pli cacheté, qu'il remit à Grisel, en l'invitant à la prudence et au secret le plus absolu. Même,

L'ATTAQUE

il n'eut de cesse que Grisel, ayant serré « le paquet sur sa poitrine, » n'eût boutonné sa tunique par-dessus.

L'autre promit, et, du même pied, rentra chez lui.

L'enveloppe rompue, il découvrit une lettre qui portait l'en-tête du Comité Central Insurrecteur, avec ces mots, disposés en triangle :

Liberté — Égalité.
BONHEUR COMMUN

C'était un brevet, une commission en vertu de laquelle l'officier était institué agent secondaire et militaire auprès du camp de Grenelle, avec des instructions sur la manière d'entretenir l'indiscipline et de faire travailler les têtes.

C'est ainsi que le capitaine Grisel fut affilié à la conspiration de Gracchus Babeuf.

*
* *

L'autre rendez-vous ordinaire des conspirateurs, avec les Bains Chinois, était, sous les arbres des Tuileries, dans cette partie du jardin qui longeait en terrasse la Cour du Manège. Des

DE GRENELLE

souvenirs, des habitudes ramenaient là tous les soirs, des figures courroucées, de sombres visages, de longues lévites qui s'étaient usées à traîner dans les comités de la Terreur et les prisons de la Réaction. Étroitement surveillés, ces individus ne formaient pas à proprement parler d'attroupements, mais s'accostant d'une façon convenue, ils arpentaient le jardin d'un bout à l'autre par groupes de quatre ou cinq, de telle sorte qu'à chaque tour, les groupes venant à se renouveler, les ordres et les nouvelles circulaient, se communiquaient à toute la bande, sans que la Police y pût rien.

Grisel ne quittait plus Darthé. Celui-ci, ravi de sa « recrue, » l'emmenait dans ses promenades, aux Tuileries. Un jour, il l'arrêta, lui désignant, au milieu d'un groupe, un homme à l'air dégourdi, jeune, qui portait un chapeau tricorne couvert de toile cirée, avec un bouton blanc de hussard en guise de boucle, et une houpelande à revers foncée. « Voilà, fit-il, celui qu'on appelle Germain. »

Ce Germain était l'ami le plus intime de Babeuf, son ancien compagnon de captivité. On se salua. « Ah, c'est Grisel, dit Germain, considérant l'officier; bien, bien mon ami : ton ouvrage est fort bon; je t'engage à continuer.... »

L'ATTAQUE

Et les deux hommes demeurèrent un moment à s'entretenir en particulier.

Une autre fois, Grisel arrivait chez Darthé, rue Saint-Honoré, — il y avait du monde, — la conversation tomba sur le fameux Drouet, le héros de Varennes, celui-là même qui avait déjoué l'évasion de Louis XVI. Drouet, pris par les Autrichiens, en 93, sous Maubeuge, avait passé vingt mois en forteresse, au fond de l'Allemagne, au Spielberg. Sa carrure de dragon, ses exploits, ses furieuses boutades, son mufle semé de petite vérole, tout, jusqu'au souvenir de cette stupéfiante tentative d'évasion qu'il avait machinée au Spielberg, avec des morceaux de drap découpés et cousus en forme de parachute — on l'avait d'ailleurs relevé, au petit jour, écrasé sur le sol, moribond, la cuisse rompue, avec son parachute — tout faisait de lui, peut-être, le personnage le plus extraordinaire du moment. Quand, à l'hiver précédent, Drouet, rentré par la Suisse, avait reparu, éclopé, tirant la jambe, boiteux pour le reste de sa vie, le pays s'était comme spontanément levé pour rendre hommage à de si fiers souvenirs.

Grisel s'informa si Drouet était aussi partisan de Babeuf. On lui répondit : « C'est un homme précieux, parce qu'il est entouré d'une grande

DE GRENELLE

popularité. Lorsqu'on le verra à la tête des insurgés, les démocrates ne pourront douter que ce ne soit dans le bon sens que se fait l'insurrection. »

Grisel ne dit rien, mais, à partir de ce moment, parut moins assidu aux Bains Chinois. Trop d'ouvrage le retenait à son bureau de l'École Militaire. Et puis, l'affaire, sur bien des points, restait obscure pour lui. Ainsi, un jour qu'il se promenait avec Darthé, du côté de la rue de la Grande-Truanderie, il vit tout à coup son ami s'excuser, sous prétexte « qu'il avait besoin quelque part, » et disparaître brusquement.

Grisel, par la suite, fut près de quinze jours sans revoir Darthé.

Voilà qu'un matin, Grisel travaillait à l'École Militaire avec son collègue Montyon, lorsqu'il avise un bourgeois qui flânait dans la cour du quartier. Généralement, la maison était mieux surveillée. Le quidam, s'approchant de lui, s'informa du citoyen Grisel.

« Je sais qu'il est ici, répondit Grisel sans sourciller; mais de quelle part venez-vous?

— Je suis un de ses parents.

— C'est faux, vous n'êtes pas parent de Grisel, car Grisel c'est moi.

— Eh bien! puisque c'est vous; j'ai deux mots à vous dire. »

Et le tirant à l'écart : « Tenez, lisez cela. »

L'ATTAQUE

C'était un bout de papier, un billet d'une ligne, signé de trois lettres détachées : « Tes frères t'attendent. D. T. H. »

Grisel retournait ce billet sans paraître comprendre. « Ne voyez-vous pas, fit le courrier, que c'est Darthé qui vous demande chez lui ? »

— Ah ! c'est une autre affaire ; allez lui dire que dans un instant j'y serai. »

Et sitôt que l'homme eut tourné les talons : « Ce sont ces gens-là qui m'appellent, dit Grisel ; j'y vais. »

*
* *

Darthé était absent de chez lui. La femme de son ami Didié pria le capitaine de s'asseoir ; quelqu'un allait venir qui le renseignerait.

Au bout de trois quarts d'heure en effet, se présenta un individu à redingote grise, perruque ronde, chapeau rabattu, qui s'informa : « Le capitaine est-il là ? »

— Le voici, » fit la femme Didié, indiquant Grisel.

« Ah ! citoyen, je viens pour vous emmener : voulez-vous venir avec moi ? »

Grisel se leva : « Avec bien du plaisir. »

Chemin faisant, l'homme à la perruque ronde avisa un café. Il avait soif. On prit quelque

DE GRENELLE

chose, puis, toujours en silence, car le particulier ne semblait guère communicatif, on se remit en route : Grisel suivait de confiance. Quittant la rue Saint-Honoré, les deux hommes parvinrent à la pointe de Saint-Eustache, et, là, obliquant à droite, s'engagèrent dans la rue de la Grande-Truanderie. Tout à coup : « Entrons ici, » fit l'homme, et, dans le même temps, il passe, monte trois étages, frappe : Grisel vit une porte qui pivotait, découvrant une antichambre, où, d'abord, l'on butait contre un paravent déployé. L'inconnu avait pris à gauche, et, se faufilant le long du paravent, atteignit une porte qu'il fit glisser sur une coulisse.

Dans le contre-jour d'une pièce exiguë, encombrée de liasses de papier, de cartons, de brochures de toutes sortes, Grisel distingua quatre ou cinq personnes : Darthé, Germain, le serrurier Didié et un petit être fluet, maladif, sans tournure et sans physionomie vêtu d'une sorte de frac bleu à collet rouge, et chaussé de bottes. Darthé s'avança, et, jetant ses bras au cou de Grisel : « Cher ami, vrai patriote, sache que l'instant approche ; l'heure de la vengeance et le tocsin de la liberté sont près de sonner.... » Les camarades s'approchaient eux aussi pour embrasser le capitaine : « Voilà, poursuivit Darthé, nos dignes chefs, les seuls que tout vrai patriote

L'ATTAQUE

doit reconnaître pour tels, ceux qui vont bientôt diriger le grand acte insurrectionnel. » Et il nomma Babeuf, qui se tenait auprès de Germain, de Didié et de l'homme à la perruque ronde, un maître de musique, originaire de Pise, en Toscane, Philippe Buonarroti.

Grisel, cependant, au nom de Babeuf, était demeuré interloqué, regardait ce mystérieux conspirateur, ce fameux Tribun du Peuple, réduit à de si minces proportions, maigre, étriqué dans son frac bleu et ses bottes, n'ayant pas seulement l'air capable de lier deux idées l'une à l'autre et de prononcer trois mots sans difficulté.

Tout le monde s'était assis. Grisel paraissant peu au fait de la doctrine, ce fut l'occasion pour Babeuf de développer son programme. Il se défendait de vouloir ce qu'on nommait communément la loi agraire, c'est-à-dire le partage des terres en parcelles de propriétés individuelles. Cette idée de faire de la France une espèce d'échiquier lui semblait absurde, archaïque, « une sottise qui n'a pas le sens commun. » Il fallait, à son avis, travailler en gros, voir de plus haut et plus largement. « Dans mon *Bonheur Commun*, disait-il, je veux qu'il n'existe aucune façon de propriété. La terre est à Dieu, ses fruits sont à tous, en général; c'est le fond

DE GRENELLE

de ma doctrine; toute personne intelligente peut la comprendre. »

Sur ces entrefaites, il survint d'autres individus qui complétèrent le cercle : un certain Massard, ancien adjudant général, puis un autre, en redingote d'ordonnance et bottes à l'écuyère, appelé Fyon, qui tous deux avaient servi, sous la Terreur, dans les états-majors révolutionnaires. Enfin, l'illustre et populaire Rossignol, « citoyen du faubourg Saint-Antoine » et « vainqueur de la Bastille, » le même Rossignol qui, chef de bataillon de gendarmerie, puis général, s'était signalé en Vendée par une incapacité absolue à se mouvoir avec des troupes, et par la succession la plus étonnante de revers et d'échecs que jamais capitaine eût éprouvés : fâcheux soldat, mais sans rival quant à l'application des « grands principes. » On citait de lui ce propos à son chef d'état-major, au moment de l'avance républicaine sur la Loire : « Ah ça, général de brigade, te v'là près de passer la Loire; tue tout ce que tu rencontreras; c'est comme ça qu'on fait une révolution.... »

En toutes choses, Rossignol n'avait qu'une crainte : qu'on fût trop « modéré » sur les expressions. Ainsi, Babeuf ayant donné lecture de son Manifeste Insurrecteur, il trouva qu'avant

L'ATTAQUE

tout, « il ne fallait pas se tromper, » et, du moment que l'extermination radicale des bourgeois et des riches, avec le partage et le pillage des propriétés, étaient bien réellement les fins suprêmes de l'insurrection, il fallait le dire.

« Vous avez raison, reprit Babeuf; car il est essentiel de faire d'abord, et de faire faire au peuple, des actes qui l'empêchent de rétrograder. »

A grand'peine, on parvint à excepter du nombre des personnes promises à *l'extermination* les ambassadeurs et les ministres des puissances étrangères.

Alors, renchérissant, Grisel s'enquit s'il ne serait pas possible aussi d'incendier Bellevue, Meudon, Trianon, Vincennes, « tous les châteaux qui sont à deux lieues à la ronde autour de Paris.... » Darthé exultait, ravi de tant de patriotisme chez son sujet.

Enfin l'on passa à des considérations moins héroïques. L'objet de la conférence, expliqua Babeuf, était de fonder un conseil distinct du grand Comité insurrecteur, et qui aurait pour attribution spéciale la conduite des opérations militaires. On se mit d'accord pour confier à Grisel la « préparation » du coup au camp de Grenelle, où la réunion de huit à dix mille hommes, tous plus ou moins « contaminés »

DE GRENELLE

déjà, indisciplinés et grondeurs, constituait le principal élément de la garnison de Paris ; Fyon s'occupait des Invalides, Rossignol ou Massard du camp de Vincennes ; le hussard Germain se réservait d'être l'organe et le médiateur du Comité central.

Dehors, s'étant retiré avec les autres, Grisel n'osa trop, par prudence, s'arrêter à considérer la maison d'où il sortait. Il distingua seulement qu'il y avait là quatre ou cinq portes à la suite, toutes pareilles ; un café, non loin, peint en rouge. C'est tout.

Le numéro lui échappa.



CHAPITRE II

GRACCHUS BABEUF

BABEUF, alors, avait trente-six ans. Né besogneux, d'un père manoeuvre et d'une mère « qui filait le lin jour et nuit, » il n'avait jamais recueilli de la vie, que d'autres trouvent si simple en naissant, qu'injures et disgrâces. D'abord laquais, puis arpenteur, puis commis aux contributions féodales, — mauvais métier qui ne nourrit pas son homme, — et déjà souffreteux, malingre, ne vivant qu'à force de régime, de pilules. Lui-même attribuait l'exiguïté de sa taille, et les premiers germes du rachitisme qu'il avait contracté, aux conditions misérables de sa première enfance, n'ayant eu pour berceau qu'une « malle vermoulue à cuire le pain, » en sorte qu'il était obligé, pour dormir, de se tenir plié sur lui-même.

L'effervescence du milieu dans lequel il avait vécu, à Paris, au début de la Révolution, le

L'ATTAQUE DE GRENELLE

nervosisme contagieux de l'époque, avaient achevé de lui déranger l'esprit. C'était le temps qu'aux portes des boucheries, des épiceries, se voyaient, en plein hiver, les pitoyables files de ceux qui grelottent de froid et de faim. Employé, sous Chaumette, à l'Hôtel de ville, Babeuf n'arrivait pas toujours à payer le boulanger, le pharmacien, à faire vivre sa femme, ses trois enfants. Par surcroît, il se vit envelopper dans la disgrâce de son patron Chaumette, et, sous l'inculpation de « faux en écritures publiques, » gardé huit mois à Sainte-Pélagie.

De ce temps-là, Babeuf n'était pas robespierriste !

Thermidor le délivre, mais sitôt libre, son tempérament passionné l'emporte. Jamais il n'a, lui, transigé avec les principes, admis l'idée d'une République faite de trop pauvres et de trop riches. Voyant maintenant que tout périclite, mœurs et convictions, il se révolte, dénonce, fulmine, lance son *Tribun du Peuple*, qui rend populaire ce surnom de Gracchus adopté jadis, en 93, — quand tout le monde s'appelait Anaxagoras, Brutus ou Publicola !

Babeuf était donné alors, pour « un homme maigre, au visage allongé, l'air sérieux. » On ne lui savait d'autres ressources que le faible produit qu'il tirait de sa plume, le revenu des abon-

L'ATTAQUE

ments de son journal et quelques subsides qu'à titre de cadeaux fraternels lui adressaient des camarades mieux partagés que lui. Insaisissable d'ailleurs, tant il apportait de soin à rendre sa vie mystérieuse, à dépister la Police.

On l'arrête cependant, — six semaines avant le grand soulèvement de Germinal, — on l'expédie aux Baudets, la vieille prison d'Arras, où se trouvaient déjà quelques douzaines d'exaspérés comme lui, de ces têtes opiniâtres que Thermidor n'avait pas soumises : Taffoureau, Cochet, Gouillard, Germain, qu'on retrouvera tous parmi les fondateurs du *Bonheur commun*. Il y reste six mois à se ronger d'ennui, arpentant vingt fois le jour les corridors et le préau ; au bout de ce temps, on le relâche, il rentre, se remet à écrire, à conspirer, et, de nouveau, quatre mois plus tard, le voilà poursuivi. Deux sbires l'empoignent dans la rue Saint-Honoré ; mais cette fois, il glisse, il échappe, passe huit jours chez Darthé, à la Conception, s'arrangeant avec la femme d'un voisin, le serrurier Didié, pour les provisions ; enfin, de là, gagne ce « refuge impénétrable » que l'amitié lui avait ouvert au cœur de Paris, chez un tailleur du quartier des Halles, Tissot, homme simple et sûr, qui tout le jour était à son travail, tirant l'aiguille, tandis que l'autre se mettait à

DE GRENELLE

l'œuvre, préparait la révolution sociale dans la pièce à côté.

S'il est vrai que trente ans d'une vie tourmentée, orageuse comme celle-là, si la souffrance, la haine, l'aiguillon de la révolte, ont aucune action sur le tempérament d'un misérable, comment faire la part, chez Babeuf, de l'élément passionnel qui entre dans la composition de ses idées? Où commence l'idéologie, le « rêve philanthropique, » comme il disait, où finit l'exaspération?

Lui-même, depuis ses dernières expériences, avait tant évolué! Dans les transports du zèle passionné qu'il manifestait maintenant pour la même cause que celle de Robespierre, il en venait à se frapper la poitrine, à s'accuser d'avoir méconnu la bonté du gouvernement révolutionnaire, d'avoir « vu en noir Robespierre, Saint-Just, etc. » « Je crois que ces hommes valaient mieux à eux seuls que tous les révolutionnaires ensemble; » et quand ils eussent fait périr, parmi tant d'ennemis du peuple, comme d'aucuns le leur reprochaient, quelques républicains, sincères peut-être, mais brouillons, orgueilleux, incapables (pauvre Chaumette!), qu'importait cela? « Le salut de vingt-cinq millions d'hommes ne doit pas être balancé contre le ménagement de quelques individus

L'ATTAQUE

équivoques? Un régénérateur doit voir grand. Il doit faucher tout ce qui le gêne, tout ce qui obstrue son passage, tout ce qui peut nuire à son arrivée au terme qu'il s'est prescrit. Fripons ou imbéciles, présomptueux ou ambitieux de gloire, c'est égal, tant pis pour eux. Pourquoi s'y trouvent-ils? »

Toute son utopie de grande « communauté nationale » est bâtie sur des projets de Robespierre ou de Saint-Just. L'exercice obligatoire pour chacun, « de l'agriculture ou des arts mécaniques, » le règlement du travail et la répartition des bénéfices par une sorte de sanhedrin municipal, quelque chose comme l'ancien Mir russe, l'abolition du salariat, tout cela est dans Saint-Just, aux différentes parties de ses *Institutions Républicaines*. Bien avant Babeuf, Robespierre et Saint-Just avaient prévu le bagne pour les riches, « les oisifs et les égoïstes, » indignes du bonheur commun; l'éducation collective des enfants, « nourris de racine, de fruits, de légumes, de laitages, de pain et d'eau; » la condamnation du commerce; la suppression de toute monnaie d'échange; la mort et le bannissement de quiconque voudrait « acquérir des terres, former des banques, ou entretenir des vaisseaux en pays étranger. » Pareillement, l'idée que seuls les *gens gueux*

DE GRENELLE

sont aptes à sauver la chose publique est robespierriste. « Les dangers intérieurs viennent des bourgeois (Catéchisme de Robespierre). Pour vaincre les bourgeois, il faut rallier le peuple. »

Voilà le fond de la doctrine, l'évangile du Bonheur Commun. Tuer le bourgeois, tout ce qui porte le caractère bourgeois, — Babeuf dira, en propres termes : « Tuer les Cinq (comprenant par là le Directoire), les sept Ministres, les généraux, les officiers; » — relever par écrit les noms des principaux bourgeois, propriétaires, fonctionnaires, négociants, de chaque quartier, chaque rue, avec un « état indicatif » de toutes les marchandises ou provisions en blé, vin, riz, légumes secs, qu'ils sont présumés détenir chez eux, et le jour venu, récupération générale, : vider les coffres, visiter les caves.

Au reste, Babeuf, dans la même aversion qu'il professait pour les *gros messieurs*, les *bourgeois* et les *négociants*, enveloppait d'authentiques révolutionnaires tels que Vadier, Amar, Lindet, conventionnels, régicides, membres des ci-devant Comités de Salut public ou de Sûreté générale, mais coupables enfin comme les autres, d'avoir « tâté du pouvoir, » — ce qui, à ses yeux, gâtait tout. Dans tout député, tout « gouvernant, » d'où qu'il vînt, il voyait, il sentait

L'ATTAQUE

son bourgeois, insistait, précisait : « Il faut que le peuple ne se méfie pas tant de ses propres moyens et qu'il se persuade que lui, peuple, et les hommes du peuple suffisent pour pouvoir exécuter une grande entreprise. » Le Bonheur Commun « veut des hommes *neufs*, des hommes purement sans-culottes, de véritables hommes du peuple. » Surtout, point de député — il ne sortait pas de là — ou la cause était perdue. « Ayons soin d'écarter *tout ce qui n'est pas peuple....* »

C'est là ce qui faisait aussi le succès du Bonheur Commun ! Des ouvriers, le matin, avant le travail, voyaient les écrits de Babeuf affichés au coin des rues, s'arrêtaient, lisaient : des boutiquiers, de petits faubouriens démocrates, auxquels l'accession aux dignités publiques, durant la Terreur, avait tourné la tête, et ôté le goût du travail régulier. — On a les noms, les listes de ces recrues, de ces partisans naturels : tous gens de petits métiers, peintres, boulangers, save-tiers, « gaziers, » tailleurs, rétameurs, vitriers, des horlogers, des quincailliers, des merciers, tous vrais « sans-culottes, » vrais *hommes du peuple*, comme il en fallait à Babeuf, pour « révolutionner et gouverner révolutionnairement. » Parfois, d'anciennes célébrités, des capacités reconnues :

DE GRENELLE

Chatain, sellier en face des Bains Chinois, « capable de commander une compagnie : brave bougre d'un beau *fisique* ; »

Les frères Fleurie, marchands de chevaux, au Marché : « sans talents oratoires, mais élèves en révolution de feu le frère Lazouski » (ce qui était tout dire) ;

Himbert, rue Matignon, « ancien militaire, ardent, courageux, très instruit, seulement trop exalté : à prévenir au dernier moment ; »

Manque fils, palefrenier, « dix-huit ans, sans talent, mais vigoureux, déterminé, bon pour exterminer les scélérats ; »

ou, seulement :

« Le chaudronnier, rue des Martyrs ; le serrurier, rue des Martyrs ; le charron, rue Richer. »

Beaucoup étaient des robespierristes de pur sang, d'anciens membres des tribunaux ou de commissions révolutionnaires d'avant Thermidor, venus à Babeuf, comme ils fussent revenus à Robespierre : Duplay, Trinchard, Laviron, Souberbielle.

Né de la fraternité qui résulte, en prison, de l'isolement commun, de la gamelle et du dortoir collectifs — lorsque Babeuf était le camarade, aux Baudets, de Germain, de Gouillard et de Taffoureau — le *Bonheur Commun*, après six mois d'existence, compte maintenant plus

L'ATTAQUE

de deux mille adhérents à Paris. Des réunions périodiques ont eu lieu, tout l'hiver, dans le jardin d'un limonadier, derrière le Panthéon. Des « filiales » se créent en province. Et Babeuf, invisible, insaisissable, sans autres moyens d'action que sa plume, ses affiches, ses circulaires, accomplit journellement ce tour de force de maintenir l'unité et la cohésion dans un Parti, dont peut-être pas quatre-vingts pour cent des membres connaissent les traits de son visage.

La vie fiévreuse qu'il mène chez Tissot, parmi ses papiers, ses registres, ne lui laisse plus seulement le temps de sortir, de bouger, de voir personne. S'il a besoin de linge ou de pharmacie — car toujours il se soigne, prend ses pilules, ses fioles — il écrit, envoie son petit garçon en course. On lui fait un paquet d'« une chemise, un mouchoir, une cravate et deux paires de bas, » auquel le petit bonhomme joint pour son « papa, » comme il disait, pour son « général à chapeau siré, » une bouteille d'*élixir* : une drogue qui vaut maintenant 300 francs le flacon ! — C'était le petit Babeuf aussi qui recevait chez lui les camarades, encaissait les cotisations, prenait les nouvelles.

Chez Tissot, nul n'avait accès auprès du chef que les habitués, les grands initiés, les Darthé,

DE - GRENELLE

Buonarroti, Germain. Seulement, pour le travail matériel des copies, des expéditions, Babeuf s'était procuré les services d'un certain Pillé, qui avait opéré jadis au Comité de Sûreté générale.

Ce Pillé arrivait l'après-midi, posait son chapeau, s'installait, demeurait à travailler, jusqu'aux chandelles. Presque jamais il ne parlait : « il disait seulement bonjour, bonsoir. » De plus, étant sourd, il n'était pas gênant pour les autres qui avaient toujours quelque réflexion particulière à se communiquer. Au vrai, on eut envisagé devant ce collaborateur exemplaire, de mettre le feu à la moitié de Paris et de faire sauter le reste, que sa plume n'eut pas bougé d'une ligne.

Ce Pillé passait pour avoir eu, dans le temps, « des malheurs, des aventures surprenantes. » Déjà malade, bizarre, à l'époque du Comité de Sûreté générale, l'exercice des « pouvoirs absolus » ne lui avait pas arrangé la cervelle. Il était resté, comme abruti depuis lors, ne vivant que de troubles et d'appréhensions, halluciné par la peur du Diable. Germain, par exemple, le terrifiait, à cause de son « grand sabre » de hussard, et des accointances qu'il le soupçonnait d'entretenir avec de mauvais esprits. Toujours Pillé tremblait de voir quelque diable

L'ATTAQUE

lui sortir de sous les tables, entre les jambes, ou, dans la rue, se croyait poursuivi, « tournait comme une hirondelle. »

Il travaillait, un jour, comme à l'ordinaire, près de Babeuf ; voilà ce dernier qui se lève tout à coup, et, dans le feu de la composition, se met à parcourir la pièce, à frapper les meubles ; l'autre fut saisi d'une frayeur épouvantable, se renfonça dans ses écritures, « croyant que Babeuf à lui tout seul allait faire une insurrection contre ses chaises. »

*
* *

Cependant Grisel s'était déterminé, après vingt-cinq jours de calculs, de réflexions et d'appréhensions, à prévenir le Directoire des singuliers événements dont le hasard lui avait permis de connaître la préparation. Carnot, secrètement avisé, lui donna rendez-vous pour le 15 germinal, à 9 heures du soir :

A l'heure dite, Grisel arrive, se met à parler d'abondance, ayant pris soin au préalable de consigner « dans une espèce de brouillon » toutes les circonstances de son aventure. Carnot écoutait, regardait ce petit homme à l'air agité, inquiet, obsédé de frayeurs paniques, — le moins propre à coup sûr de tous les militaires

DE GRENELLE

de Paris ou du camp de Grenelle à se charger d'une entreprise insurrectionnelle. Quand on en vint à la *Lettre de Franc-Libre, soldat à l'Armée du Rhin*, Carnot se prit à rire, ne concevant pas que ce fût la même personne « qui faisait cela et travaillait à sauver sa patrie. » Le lendemain, Grisel, admis en présence du Directoire, était invité, « par un ordre positif qui l'exemptait de tout service, » à ne plus quitter l'affaire d'un instant.

Il y avait alors, dans la rue Babilie, proche la Halle-aux-Bleds, un tailleur nommé Clerc, homme simple, dénué de moyens : « un de ces patriotes imbéciles dont les conjurés se servaient comme de machine, » qui avait la confiance de Babeuf. C'est chez Clerc, rue Babilie, que Rossignol, Germain et les autres membres du Comité chargé de la partie militaire de l'insurrection se retrouvaient chaque matin. Ils arrivaient sur les dix heures, causaient un moment avec la femme Clerc qui ouvrait la porte, puis s'enfermaient, se mettaient à l'ouvrage. On commençait par tirer le manteau, écarter le collet; « on se déboutonnait, on se donnait du linge; puis on prenait de l'encre, du papier, on taillait une plume.... » Généralement, tout en restait là. Quand chacun avait épuisé le chapelet de ses doléances, gémé sur

L'ATTAQUE

la misère des temps — pas de chaussures, pas de tabac, — la séance était close. Grisel, qui n'avait pas l'air de prendre trop au sérieux ce genre de conciliabules, arrivait après dix heures et demie, onze heures, trouvait, le plus souvent, ses camarades sur le pas de l'escalier. Il montait, faisait son tour, voyait s'il ne restait personne, et puis s'en allait, vider chopine quelque part.

L'important, pour lui, était de garder la confiance de Darthé. Celui-ci ne lui avait pas caché le minutieux travail de diplomatie engagé par Rossignol et les autres afin d'amener au Bonheur Commun le groupe des anciens conventionnels démocrates, tels que Drouet, Vadier, Lindet, Ricord, en dépit des divergences et des répugnances réciproques. L'analogie des caractères, au moins, et des principaux intérêts, sinon l'identité absolue des doctrines, commandait le rapprochement de ces deux tronçons du parti révolutionnaire extrémiste, le Terrorisme politique de 93 et le Communisme autoritaire. Et puis, quelle raison de s'embarrasser de certains scrupules, — comme faisait Babeuf, qui toujours voyait dans ces hommes les assassins de Robespierre ! « Quant à moi, disait Darthé, je n'y regarde pas de si près. Si Babeuf et les autres étaient de mon avis, on promettrait tout, on

DE GRENELLE

accorderait tout; et on ne tiendrait rien. » C'était là le bon moyen : « Il faut machiavéliser, autrement on ne réussit pas.... »

Un jour que Grisel, arrivait, à son habitude, vers onze heures, à la rue Babilie, il rencontre Rossignol et Germain dans l'escalier : « Si tu montes, lui disent-ils, tu trouveras Massard; il te dira des choses qui te feront plaisir.... »

Grisel monte, trouve Massard qui, le chapeau sur la tête, allait sortir aussi. Ils descendirent. Il y avait eu la veille, expliqua Massard, chez un certain Ricord ex-député, une première entrevue générale des partisans de Babeuf et des amis de Drouet, en tous points satisfaisante. Ce n'était pas qu'on fût formellement d'accord, mais on ne désespérait plus d'amener Babeuf à conciliation. D'ailleurs, continuait Massard, en vidant son verre — car les deux hommes s'étaient arrêtés pour boire en cours de route — on aurait une seconde réunion le soir même, après la séance de la rue Babilie.

Sachant cela, Grisel, à l'instant, quitte son camarade, court au Directoire, voit Carnot, le presse de donner des ordres pour que la maison de Ricord soit cernée après la tombée de nuit.

Ricord habitait dans la rue Saint-Florentin, une maison à porte-cochère, la troisième à

L'ATTAQUE

droite, après le coin de la rue Saint-Honoré. La nuit se passe. Rien. Les policiers restent jusqu'après minuit en faction rue Saint-Florentin, enfin rentrent, n'ayant vu personne. L'un d'eux, par acquit de conscience, s'était présenté chez le concierge afin de s'enquérir du citoyen Ricord, mais le citoyen Ricord était, paraît-il, sorti.

Voilà Grisel bouleversé, persuadé qu'au sein même du Directoire Babœuf comptait quelque puissant et mystérieux affidé qui paralysait à mesure l'action de la Police. Lui, déjà si exalté, impressionnable, « pétulant, » il ne dort plus : il avait peur de tout, d'un geste, du reflet ou du bruit d'un sabre. Il manqua de s'évanouir, un soir que traversant le Luxembourg il avait cru voir une arme briller dans la nuit. Il ne reparut point de trois jours. — Qu'un personnage pareil ait surpris la confiance de Darthé, Babeuf ou Germain, au point de se faire livrer les derniers secrets du complot, cela ne se conçoit pas. Mais on avait alors de si singulières façons de conspirer ! Et puis Grisel, peut-être, avait-il donné de son attachement à la Cause des gages qu'on ignore....

Le lendemain du coup manqué chez Ricord, Grisel se trouvant à dîner avec Darthé et deux autres, Darthé dit : « les instants pressent, il

DE GRENELLE

n'y a rien à négliger ; il faut que sous trois jours, au plus tard, le coup éclate.... » Le soir même, devait avoir lieu une nouvelle assemblée, « mais une assemblée beaucoup plus générale cette fois. » Et s'adressant à Grisel : « Tu es invité à t'y rendre...., » dit-il.

Le soir donc, ayant pris soin toutefois de passer par le Directoire pour instruire Carnot et mettre tout au point, il y va.

C'était chez Drouet, rue Saint-Honoré 90, au-dessus du parfumeur, à l'entresol. A huit heures et demie, Grisel se présente. Un domestique lui ouvre la porte de l'antichambre, l'introduit dans une pièce où trois ou quatre hommes étaient déjà réunis avec le maître de la maison. Babeuf arrive sur les neuf heures un quart, puis Fyon, en bottes et habit d'uniforme, une houppelande sur les épaules ; enfin Rossignol et Massard. La discussion s'engage. Drouet, complaisamment, s'était placé à côté de Grisel, afin de lui indiquer par leurs noms les différents interlocuteurs. Tout à coup, on s'arrête, on écoute, on s'interroge. Des gens, des cavaliers, venaient de s'arrêter dans la rue. Qu'une raie de lumière vînt à se projeter au dehors, sur le pavé, Babeuf était perdu !

Drouet s'était levé. Sans lumière, il passe dans la pièce à côté, soulève doucement le coin

L'ATTAQUE

du rideau. Des armes, des casques luisaient sous les fenêtres dans la nuit.

A l'instant, Darthé, par peur, se fut bien « enfilé sous un matelas. » Tout le monde tremblait. — Mais, au bout d'un moment, il sembla que cette patrouille s'était remise en marche et s'éloignait par le bout de la rue...

Chacun reprit sa place, « tâchant de se reconnaître. » L'émotion, toutefois, avait refroidi l'enthousiasme. Massard poursuivit quelques temps l'exposé de ses projets militaires. Puis l'on s'avisa de l'heure, et que les rues n'étaient pas trop sûres, la nuit, pour les amis du Bonheur Commun.

Darthé seul, qui avait soif, resta pour boire avec Drouet.

* * *

Dehors, Grisel avait pressé le pas. Il pleuvait. Arrivé au Directoire, il s'inquiète, demande qu'on recherche la note qu'il avait pris soin lui-même de faire remettre à Carnot, avec le nom et l'adresse de Drouet.

La note retrouvée portait bien 9 heures; seulement, Carnot avait lu 11 heures au lieu de 9.

Confondu, Grisel passe la nuit à ruminer, se

DE GRENELLE

tourmenter, cherchant par « quel moyen il pourrait bien renouer les deux bouts? » si du moins, tout n'était pas perdu. A 5 heures du matin, il n'y tient plus, va chez Darthé, qu'il trouve sombre, préoccupé, tandis que lui se dépensait en protestations bruyantes d'enthousiasme et de confiance.

Darthé le regardait. Soudain, l'attirant dans son bureau : « Sais-tu, dit-il, qu'hier nous avons été bien heureux? qu'un instant plus tôt deux cents hommes le sabre à la main, entraient chez nous pour nous prendre!

« Diable, comment cela? est-ce possible!

— C'est certain. »

Deux cents hommes qui, survenus un quart d'heure après qu'on se fut quitté, étaient demeurés là près d'une heure à fouiller la maison, à retourner les meubles, en dépit du droit des gens et de la qualité de Drouet.

Grisel se récrie, joue l'effarement, l'indignation. Une trahison! Quelle idée! qui soupçonner? — Pourtant, dit-il, se prenant à réfléchir, il y a bien Germain. Germain avait manqué la veille au soir chez Drouet. « Je suis loin de jeter des soupçons sur Germain; enfin cependant, j'ai lieu d'être surpris de son absence.... »

Puis, comme Darthé demeurait « pétrifié » : « Mon camarade, lui dit-il, tu n'y es plus.

L'ATTAQUE

Réfléchissons. » Toutes les pièces du complot étaient chez Babeuf. Avant de parler de trahison, il fallait être sûr qu'on fût allé chez Babeuf. « A-t-on été chez Babeuf? Non; c'est donc qu'il n'y a pas de soupçon. Par ailleurs, pouvait-on imaginer à Paris d'endroit plus mal choisi que l'appartement de Drouet, rue Saint-Honoré, pour de pareils conciliabules? Tout le monde savait qu'au dehors « les agents allaient et venaient. Drouet, très suspect au gouvernement, avait pu être surveillé. On avait vu entrer hier beaucoup de monde chez lui : voilà sans doute ce qui avait déterminé la visite. »

L'autre écoutait. « Tu as raison, fit-il : je ne pensais pas à cela. »

Et Darthé invita Grisel à venir dîner le soir, avec Rossignol, chez un traiteur en face de Saint-Roch.

La séance du jour devait avoir lieu chez Massard, rue des Filles-Dieu, du côté du faubourg Saint-Denis. A quatre heures Grisel arrive, flanqué de Rossignol et de Darthé. Une demi-douzaine d'individus, dont Germain, Fyon, Didié, et un gros petit homme robuste, appelé Cazin, se trouvaient déjà réunis autour d'une table chargée de bouteilles.

Germain avait pris la plume : voilà Cazin qui

DE GRENELLE

se met à parler à tort et à travers; Germain s'impatiente, veut le faire taire; l'autre se vexe, dit qu'on reconnaissait bien Germain, « à ce qu'il avait toujours des phrases, du bel esprit.... à faire. » Sur quoi Germain reprit « qu'il ne cherchait pas à faire de phrases, » et que s'il parlait mieux que lui, ce n'était pas difficile.

Bref, des chamailleries qui gâtèrent tout.

Rossignol, le premier, à bout de patience, se retira; puis Darthé, emmenant Grisel.

Dehors, au moment de quitter son compagnon, Grisel tâcha bien, sans y paraître, d'attraper encore quelques précisions touchant les derniers projets qu'on prêtait au Comité Insurrecteur. Il était question d'une séance, pour le lendemain, au faubourg Poissonnière, chez un menuisier de la rue Papillon. Mais chez qui, au juste, et à quelle adresse?

« Tu n'as pas besoin de le savoir aujourd'hui, répondit Darthé; viens demain sur les onze heures chez moi, et je t'y conduirai.

— C'est bon, » fit Grisel; et les deux hommes s'éloignèrent, chacun de leur côté.

Le jour tombait, la nuit serait « claire. » A onze heures, Grisel, arrivant au Luxembourg, trouva tout le monde debout, les figures tirées, soucieuses, sous le reflet des lumières : Barras

L'ATTAQUE

seul manquait. La situation paraissait alors si critique que d'aucuns voulaient agir incontinent, et, faute de sang-froid, risquer de tout précipiter, de tout compromettre. A grand'peine, Grisel obtint qu'on remit toute décision au lendemain, promettant qu'avant dix heures ce jour-là, il aurait fourni l'adresse positive de Babeuf. Car, sans Babeuf, disait-il, « l'arrestation (des autres) n'était rien, » et la partie était perdue!

Il sort, ne se couche pas.

A huit heures, le lendemain, il se met en campagne. Au coin de la rue Babilie, à petite distance de la maison de Clerc, il place un complice, un espion à lui. Cet homme avait pour instruction de ne pas perdre de vue la porte de Clerc : « la première femme que vous verrez sortir, explique Grisel, une femme d'à peu près quarante à cinquante ans, vous la suivrez; elle gagnera la rue de la Grande-Truanderie; vous remarquerez simplement le numéro de la maison où elle entrera. »

Puis, il monte chez Clerc, tire un papier : un avis urgent, dit-il, pour Babeuf. En fait, il n'y avait d'urgent que la réponse au post-scriptum : « Je suis dans un café, rue des Deux-Écus; je vous prie de me répondre de suite, et de m'indiquer au juste le lieu de l'assemblée

DE GRENELLE

(rue Papillon) pour que je m'y trouve entre onze heures et midi. »

La femme Clerc prend le billet. Elle venait justement de recevoir un autre paquet pour Babeuf. Ce n'était qu'une course à faire au lieu de deux.

Au bout de quelques instants, la femme Clerc étant sortie, Grisel descend, fait divers tours dans le quartier, puis revient, pressé de connaître le succès de la filature. Mais son homme, une fois parti derrière « la femme de quarante à cinquante ans » avait oublié de revenir.

Consterné, Grisel, en désespoir de cause, remonte auprès de Clerc, s'informe si la citoyenne est rentrée :

« Non, pas encore.

— Morbleu, c'est bien dommage; j'ai oublié un objet très essentiel, et même il faut que Babeuf le sache de suite : je sais bien à peu près sa maison, il n'y a que le numéro que je ne sais pas. »

Clerc ignorait aussi le numéro; « mais, dit-il, il n'y a pas à s'y tromper. C'est la première porte bâtarde rue de la Grande-Truanderie, en tournant par la rue Verderet. »

Grisel redescendit, et, dans l'excès de sa joie, courut jusqu'à l'adresse indiquée, rue de la Grande-Truanderie. C'était bien ça, la rue

L'ATTAQUE DE GRENELLE

populeuse et grasse, la petite porte rouge sur le corridor, un café à côté.

Il note : rue de la Grande-Truanderie, n° 21. Puis, retournant chez Clerc, demande si Babeuf a rendu sa réponse.

Oui, la femme Clerc, venait de rentrer : « le rassemblement était chez Dufour, menuisier, rue Papillon, n° 331. »

*
* *

Avant dix heures, ce même jour, Grisel fit un saut jusqu'à la rue Papillon, jaloux de tout voir et contrôler par lui-même. Enfin, rompu de fatigue, les nerfs à bout de force, n'ayant pas en quinze jours dormi plus de deux heures, il rentra chez lui, s'abattit comme privé de conscience sur son matelas.



CHAPITRE III

DROUET

RUE de la Grande-Truanderie, n^o 21 : l'entrée par une porte bâtarde, peinte en rouge; la maison d'à côté, qui fait le coin de la rue Verderet, est un café.

Les autres indications fournies par Grisel ne sont pas moins méticuleuses. Trois étages à monter; au 3^e, demander le citoyen Tissot; le passage est sur la gauche, le long du paravent.

Il est onze heures. Des troupes — de la cavalerie — avec précaution descendent par la rue Verderet, vont bloquer la petite porte rouge, D'autres se tiennent en réserve, par derrière, dans la rue Mauconseil.

Vivement, trois ou quatre hommes se sont détachés. Ils montent. Au 3^e, l'un sonne. Une femme ouvre.

« Le citoyen Tissot est-il là? »

L'ATTAQUE

La femme tenait la porte de la main, un paravent masquait le fond du logement. L'homme hésite, va pour avancer, puis brusquement pivote, écarte la femme : une première pièce, une autre plus petite, puis, à gauche, une porte à coulisse....

Babeuf était assis, écrivant à une table. Avec lui Pillé, son copiste, et l'homme à la perruque ronde, le musicien Buonarroti. Au bruit, Babeuf releva la tête, mais n'eut pas le loisir d'en faire plus, d'étendre le bras, de saisir une arme, un pistolet : les policiers étaient sur lui. Pareillement, les deux autres estoqués par la vivacité de l'attaque, demeurèrent cloués sur place, « les bras cassés. » La porte, la fenêtre étaient gardées à vue, toute retraite coupée. Buonarroti, seul, ayant fait le geste de glisser un papier sous lui, on le lui prit des mains, sans difficulté. Enfin, Babeuf, rejetant sa chaise, dans un sursaut de colère et de dépit, s'écria : « C'en est fait, la tyrannie l'emporte! »

L'Inspecteur déjà faisait main basse sur tous les papiers, raflait, à vue de nez, le plus gros : proclamations, notes de service, correspondances, un cachet au sceau du Comité insurrecteur. C'était un routier de la Révolution, D'Ossonville, habitué à faire vite. Il connaissait

DE GRENELLE

le quartier, ne se souciait pas d'avoir en un moment toute la rue Saint-Denis, le passage du Saumon, la cour Mandar et la rue Tireboudin, sur les bras.

Par bonheur personne, pas même les plus chauds babouvistes et les plus voisins, Legras, Caillieux, Ganiche, Simon de la rue du Ponceau, ne savait l'existence de Babeuf chez Tissot. On croyait, voyant les soldats, à quelque vulgaire descente de police, chez des fabricants de fausse-monnaie, des recéleurs, des filous. Bref, la foule piétinait, se poussait, au coin du petit café, pressait les dragons, mais sans mauvaise humeur.

Tout à coup, un mouvement : « Au voleur, à l'assassin ! »

Du couloir, un groupe débouche, tirant un petit être à l'air chétif, qu'on pousse vivement dans un fiacre. Les dragons se rassemblent, sabre au clair, prennent le trot derrière la voiture, qui déjà tournait à l'angle de la rue, que les vivats se prolongeaient encore : « Bravo, bravo ! Ne lâchez pas ces voleurs et ces assassins ! »

Le soir, la vérité fut en toute tranquillité répandue par la ville, les affiches appliquées au coin des rues sans qu'aucun trouble se produisît. Germain, Darthé, Babeuf, n'étaient

L'ATTAQUE

pas d'envergure à inquiéter beaucoup le Palais-Royal ni le boulevard Italien. Les gens allaient à leurs affaires, pressés, ou bien sortant de table apercevaient l'affiche, donnaient un coup d'œil : « Ah ! encore une conspiration ! », et, palpant leur gousset, entraient au spectacle. Il n'y eut pas même de bruit au faubourg, dans les marchés : seulement des réflexions, des propos gouailleurs. Parlant des députés, des généraux, des banquiers, auxquels Babeuf se proposait de couper le cou : « Voilà-t-il bien un grand mal ! disaient les poissardes ; on en a égorgé bien d'autres.... »

Évidemment !

* * *

Darthé, le même jour qu'on arrêtait Babeuf, était passé le matin chez Drouet. Le rendez-vous, rue Papillon, était pour onze heures. « Eh bien, dit Drouet, je vais rue Poissonnière ; c'est à peu près mon chemin, je t'y conduirai avec mon cabriolet. »

Rue Papillon, la maison qui faisait le coin du faubourg portait en caractères épais : Marchand de vin en gros. L'atelier de Dufour était plus loin, en suivant. La rue d'ailleurs, nouvelle

DE GRENELLE

encore, ne présentait sur un côté que des palissades, des murs de jardins.

Drouet arrive, trouve ses amis rassemblés, les deux conventionnels, Ricord et Laignelot, avec Germain et Didié. On s'installe. Drouet finissait à peine de lire une lettre qu'il avait apportée avec lui, quand la porte s'ouvre : un officier paraît ; derrière lui, des baïonnettes, des tricornes.

Drouet voyant cela, ne fit point de difficultés à se soumettre. Il protestait de la pureté de ses intentions, et de ce qu'il n'avait eu d'autre idée, en accompagnant Darthé rue Papillon, que de « déjeuner avec des amis ; » au surplus, s'il avait reçu effectivement Babeuf chez lui, il ignorait pourquoi Babeuf était venu le voir ; apparemment « c'était pour lui rendre visite.... » Le soir même, Drouet, mené à l'Abbaye, était conduit à une cellule du troisième étage et mis au secret.

C'était déjà formidable, si l'on songe au prestige qu'exerçait depuis Varennes le nom de cet homme-là sur l'imagination populaire. Bien des gens n'étaient pas babouvistes qui regardaient l'ancien conventionnel comme l'incarnation même de l'héroïsme révolutionnaire, dans ce qu'il a de plus primitif, de plus fruste. Lui-même se croyait un peu le fondateur de la

L'ATTAQUE

République, s'indignait de ce qu'on eût osé, en Thermidor, porter la main sur son beau-frère Vauthier, coupable de sympathies robespierristes, — comme si un lien de parenté avec Drouet ne suffisait pas à conférer le privilège de l'inviolabilité.

Au physique, fort, robuste, un colosse de six pieds de haut, qui boitait, on l'a dit, depuis sa malheureuse expérience du Spielberg. Volontiers, à table, entre amis, il se confiait, rapportait divers traits de sa « captivité en Allemagne, » ou bien, s'échauffant par degrés, en venait sur le terrain politique à de terribles colères. Quand, après boire, de sa rude main, il repoussait son verre, l'exaspération et le ressentiment, joints aux vapeurs du vin, lui dérangeaient les idées. Il pétrifiait ses convives par l'affection passionnée qu'il manifestait pour les méthodes de Robespierre, de Carrier, de Joseph le Bon, les fusillades, noyades, guillotinades, mitraillades. A son idée, la France étouffait, crevait de trop de sang, toujours, en dépit des louables efforts de la Convention. Point de salut, si l'on n'en revenait rapidement aux « formes acerbes, aux grands moyens : » par exemple, « ligoter les femmes et les filles deux par deux, et les foutre à l'eau. » — Lui-même, il se vantait d'être jacobin, au sens exclusif du terme, et de vouloir

DE GRENELLE

faire bon marché de toute sa famille, si l'intérêt du Bonheur Commun l'exigeait. Quand les Jacobins lui eussent guillotiné, disait-il, « son père et sa mère, » il ne se fût point, à coup sûr, formalisé pour si peu.

Avec cela, par moments, cauteleux, matois, l'échine souple, tenant de ses origines une sorte de finesse champenoise, qui lui mettait d'étranges silences sur les lèvres.

La première fois qu'il est appelé à comparaître et à répondre de sa conduite devant ses collègues du Corps législatif, la foule se précipite; les cafés bourdonnent; la terrasse des Tuileries se couvre de monde. Mais, aux abords des Conseils, les factionnaires écartent la multitude murmurante, dispersent les groupes. Dans la cour du Carrousel, un piquet de dragons attend le prévenu qui ne traverse jamais Paris, de sa prison à ses juges, qu'en voiture close escortée de cavalerie. Enquête, contre-enquête, examen, lecture des pièces, tout se passe à huit clos, rideaux tirés, tribunes vides.

Pourquoi? Que craint-on? les plaisanteries, les applaudissements des royalistes? le trop d'éclat donné à un débat d'intérêt, si l'on peut dire, strictement parlementaire? la publicité gênante, pour certains, de quelques détails? ou, seulement, le danger de remettre en mouvement

L'ATTAQUE

le vieux fanatisme révolutionnaire qui fermentent au cœur de la populace?

Le 29 juin, des troubles éclatent aux Halles : pillage général de fruits et de légumes, paniers culbutés, marchands en fuite. L'opinion bourgeoise s'effarouche, dénonce par la voix de la presse « le grand acte préparatoire de l'insurrection, » les sinistres augures de la ruée démagogique. Aux Tuileries, un journaliste est attrapé, malmené par une bande d'énergumènes, dont l'un, s'éloignant, murmure : « Je suis toujours bien aise de te connaître; à la première occasion, je t'assomme. » — On peut voir, autour des Halles, du Temple, de l'Abbaye, les progrès du virus révolutionnaire, qui se trahit maintenant à la surface de la ville par de larges plaques, comme d'inquiétantes ecchymoses. Les mêmes individus qu'hier, marchands de salade, chiffonniers, fripiers, coltineurs, joueurs d'orgue, sont les colporteurs, les camelots du Bonheur Commun : ainsi, les deux frères Bonjour, crieurs de journaux, rue du Bac; Daniel, à la Pomme-Rouge, rue du Faubourg-Montmartre; le buvetier qui tient le petit café en forme de cabane, rue Saint-Honoré, près de la grande porte des Feuillants; une femme Miart, ancienne cuisinière « chez la comtesse de Chabre; » une autre, qui porte à son cou le portrait de Marat;

DE GRENELLE

Baptiste, débitant, rue Guérin-Boisseau; Ganche, savetier, cour Mandar; Fiquet, Petit-Mamain, un ancien fifre, Trottebas, Coulon, réparateur de porcelaine. Et, comme toujours, de basses boutiques, des marchands de vin, servent de rendez-vous ordinaires et de points de correspondance.

Le Paris de ce temps-là, si trouble encore, avec ses ruelles obscures, fangeuses, ses trous d'ombre, était, la nuit, le principal complice de Babeuf. Mystérieusement, alors, des hommes se retrouvaient derrière les vitres sales de quelques boutiques du boulevard du Temple ou de la rue du Vertbois. Le jour, ils demeuraient à flâner, le gourdin sous le bras, autour des marchés, des quais et des ponts, en quête de l'ouvrier, du militaire oisif, qu'ils raccrochaient au passage, entraînaient chez le marchand de vin.

Près de la place de Grève, au coin de la rue Planche-Mibraye, se trouve un petit café où travaille un individu nommé Curé, dit Dubois, assisté d'un déserteur, Louis Blondeau, qu'on appelle David. Des soldats sont amenés dans l'arrière-boutique, au fond de la cour, — une salle basse, très sombre, avec des lumières sur la table. On leur offre « du jambon, de la salade, et même des pipes et du tabac pour fumer. » Le vin, bien entendu, à discrétion

L'ATTAQUE

A l'Abbaye, le poste de police donne sur l'entrée d'un petit café qui est le quartier général de tous les frères et amis du voisinage, spécialement de Grégoire, le menuisier de la rue de l'Égout, de Vacret, fabricant de bas, et du coiffeur Paulin. De là, Grégoire et les autres appellent les soldats, leur payent à boire, « passent l'après-midi à riboter avec les hommes du corps de garde. .. » Ces hommes, gens de bonne composition, fermaient les yeux quand les camarades, se plaçant aux fenêtres, tâchaient de « faire des signes » aux détenus, d'un côté à l'autre de la rue.

* * *

On juge par là que le service de garde n'était pas dur à l'Abbaye. Deux vedettes à cheval, en faction à l'entrée de la prison; deux autres, un peu plus bas, sur la place du Petit-Marché; une demi-douzaine de sentinelles encore, réparties le long du jardin : quatre hommes dans une petite cour intérieure; c'est tout. Et il y avait plus de soixante dragons ou grenadiers occupés, tout le jour, au corps de garde, à bâiller, fumer la pipe, ou lorgner le monde par les fenêtres.

A l'intérieur, le concierge en titre étant

DE GRENELLE

malade, c'était un pistolier, Carion, qui, le soir, montait, sur le coup de sept heures, boucler son monde. Le reste du temps, les détenus étaient libres de circuler dans les couloirs, et pouvaient même, comme on l'a vu, communiquer par gestes avec les gens du dehors.

Certain jour, le 17 août, Carion se préparait à faire sa tournée, quand il fut surpris d'apercevoir, au troisième étage, une porte qui bâillait sur le corridor. C'est là qu'était logé Drouet, dans une pièce à feu située sur le préau. Carion s'approche, voit que la pièce est vide : à l'instant, il perd la tête, se jette dans l'escalier : « vite, vite, Drouet se sauve : les clefs du préau ! » Le suppléant concierge était sur le chemin de ronde, occupé à relever les factionnaires ; quelqu'un lui crie : « Courez vite, montez, on vous cherche, Drouet s'enfuit.... » Il accourt, fait appeler la garde. On fouille le préau, on fouille le jardin. Des soldats vont jusqu'à la manufacture de salpêtre dont la cour était contiguë à celle de la prison. Rien. Personne n'avait rien vu, rien remarqué.

Dehors, une patrouille avise un boiteux, de forte carrure, qui s'éloignait à pas tranquilles ; on lui court après, on l'interpelle : n'a-t-il pas vu « un prisonnier qui se sauve à toutes jambes ? » « Non, répond l'autre, d'ailleurs je ne me

L'ATTAQUE

mêle pas d'arrêter les prisonniers qui se sauvent.... »

Déjà, le mois précédent, une note de service avait appelé l'attention du Bureau Central sur la facilité qu'éprouvaient toutes sortes de gens à parvenir, en dépit d'instructions catégoriques, jusqu'à Drouet. C'est ainsi qu'un peintre en voitures de la porte Saint-Denis, Gagnant, avait trouvé le moyen d'aller tous les jours prendre les ordres de son patron et de lui faire tenir sa correspondance. L'homme était facilement reconnaissable à son costume, — redingote verte, chapeau rabattu et bésicles; il arrivait, traversait les cours et les guichets, montait, et, l'entretien terminé, repliait sa serviette ou ses papiers, et se retirait sans que personne s'avisât de lui demander rien.

Le secrétaire d'un député, n'est-ce pas, et d'un député révolutionnaire!

Par ailleurs, de gros personnages, des députés, au moins un directeur — Barras — étaient plus que soupçonnés d'avoir pour Drouet, et d'une façon générale pour tout le parti anarchiste, des indulgences confinant à la complicité, — au point que le premier cri du public, apprenant la fugue de Drouet, fut : « Beau mystère! Que ne va-t-on voir un peu chez Barras si Drouet n'y est pas! »

DE GRENELLE

Question d'intérêt, calculs de politiques?

Enfin, ce soir-là, Drouet parti, il était huit heures — la tombée de la nuit au 15 août — des policiers, des militaires surviennent, tout un monde de notabilités qui se mettent en devoir de retourner le lit, palper les murs, visiter la cheminée. On leur apporte une corde à nœuds, que Carion avait, en se penchant, aperçue par la fenêtre. Mais, visiblement, cette corde n'a pas servi, tant les nœuds en sont lâches; pas une éraflure, pas une trace de frottement. A la fenêtre, un barreau manque, la tige sciée, puis tordue, arrachée par le bas. On regarde, on mesure; cela faisait, en largeur, vingt centimètres de passage : un peu mince pour Drouet!

Quant à la cheminée, vérification faite, il y a « une barre chargée de moellons » qui bouche le tuyau à dix pieds du sol.

L'un des policiers avait fini par s'asseoir pour verbaliser. Les autres se consultaient, s'inquiétaient, pas si bêtes quand même qu'ils ne découvrirent le fond des choses, et ne sachant quel parti prendre, s'il valait mieux, pour l'honorabilité du gouvernement, approfondir ou étouffer l'affaire?

Au Directoire, informé dans la nuit, personne ne bronche : Carnot, La Réveillière, visiblement gênés par Barras.

L'ATTAQUE

Le lendemain, la nouvelle, bien qu'étouffée, circule, « de bouche à bouche. » Des rumeurs, des rires, du mouvement au Palais-Royal. Beaucoup de gens qui s'interpellent ont des sourires de biais, des clins d'œil d'intelligence. Mauvais effet, quand même ! On sent qu'il y a du malaise, du trouble dans l'air, toute une partie de la population inquiète, nerveuse, préoccupée des événements et des complicités que chacun devine, sans les connaître, derrière la toile. « Tableau très rembruni, craintes générales.... L'évasion d'un seul homme — écrit-on — a dérangé toutes les idées. »

L'impression, les jours suivants, s'accuse.

On remarque qu'un habitué du Luxembourg, un des familiers de Barras, le citoyen Louis, dit Brutus, va tous les soirs « au café Guilloché, près des Enfants-Trouvés, » avec le fameux Rossignol et Perrein, un autre babouviste. Pourquoi ?

Ailleurs deux hommes se rencontrent : l'un demande à l'autre « s'il y a de l'argent ? ». A quoi l'autre répond : « que ça ne manque pas. » — Alors, c'est bon, tout ira bien : « on en communiquera à Barras et à Tallien, mais sans leur dire le fin mot. »

Au Temple où sont écroués Babeuf, Germain et les autres, personne n'est admis ; les vête-

DE GRENELLE

ments, les provisions même qui passent par les guichets à la destination des prisonniers sont soigneusement inspectés; et, cependant, tout gravite encore autour de Babeuf, tout semble provenir de lui, tout paraît présager un mouvement prochain irrésistible, — qui aurait pour premier effet, évidemment, de rendre le Tribun du Peuple à la liberté.

Rue de Jouy, un ouvrier, chez un marchand de vin, appelle le patron : « Es-tu des nôtres? » Et, comme l'autre, quand même, s'informe, le compagnon de reprendre : « Sois des nôtres et ne t'inquiète pas. »

Les cafés sont pleins. Il y en a, où les clients ont des signes de reconnaissance entre eux, des mots de convention. « Personne en haut? » fait un particulier qui se présente. Coup d'œil. « Non, il n'y a pas de chambre. » Sur quoi, prestement, le particulier déguerpit.

En même temps, on constate, parmi les troupes, une recrudescence de troubles anarchiques.

Des soldats, dehors, montrent le poing à leurs officiers, grognent : « oui, nous sommes jacobins et nous vous tordrons le cou. » D'autres, débraillés, avinés, pénètrent dans les boutiques, enlèvent de vive force les marchandises et, par surcroît, menacent le marchand, s'il proteste,

L'ATTAQUE

de lui couper les oreilles. Enfin, le 24 juillet, grosse rumeur : au camp de Grenellé, la troupe aurait refusé sa solde, ne voulant plus de papier, mais de bon numéraire; une compagnie, appelée pour prêter main forte à l'officier payeur, lève la crosse, se met du parti des mutins. Cent quatre-vingts de ces révoltés acheminés le lendemain sur Versailles, cent soixante-sept se sauvent en route, ne sont pas rejoints.

Ce n'est pas que le soldat eût toujours la tête mauvaise; mais quoi! le service de la République, c'était la misère, les coudes percés, les souliers crevés, et les déceptions, les rancunes, le désœuvrement, qui finissent à la longue par impatienter les meilleurs caractères.

A nouveau, dans les entresols, les arrière-boutiques, où le Jacobinisme s'abreuve, le vieux rêve de Babeuf se levait parmi la vapeur des pipes, la vieille illusion qui, jadis, aux Bains Chinois, faisait dire à Darthé et à Monnier, le « ceinturonnier » de la rue de la Vannerie, quand ils versaient à boire à Grisel : « que, si l'on allait, à Grenelle, chercher la troupe, pour fonder le Bonheur Commun, la troupe reconnaîtrait bien ses amis et ne manquerait pas d'épauler le mouvement, d'enthousiasme. »

Peuple en tablier et en sabots, ou peuple en tunique et bonnet de police, n'est-on pas

DE GRENELLE

toujours « frères et amis, » toujours peuple aux mains calleuses?

Et, si la Cause était la même et qu'un même verre eût servi à l'ouvrier et au soldat pour boire à la santé du Bonheur Commun, s'accorderait-on pas, quelque jour, pour chasser à coups de fusil, tant de repus, tant de satisfaits, et rétablir, par toute la République, le régime de la Sainte Égalité?

Momentanément, sans doute, Babeuf, Germain et les autres, enfermés au Temple, ne pouvaient rien; mais n'y avait-il pas quelqu'un, depuis que Drouet s'était rendu libre, quelqu'un de plus glorieux, de plus puissant qu'eux tous pour ranimer l'enthousiasme de 93, et qui, venant à paraître à la vue des troupes, à cheval, le chapeau élevé au bout de l'épée, entraînerait à sa suite les dragons, les chasseurs et les Volontaires au tricorne bossué de la République?



CHAPITRE IV

A VAUGIRARD

LA rue de Vaugirard, de ce temps-là, était comme ses voisines et collatérales, les rues de Sèvres et de Grenelle, qui finissaient aux limites de la campagne. A mesure qu'on se rapprochait des barrières, les maisons se faisaient plus rares, devenaient blanchisseries, guinguettes, écartées souvent l'une de l'autre par des espaces non bâtis, des palissades. La barrière était ce corps de garde à colonnes et fronton, qu'on voit dans de certaines gravures, avec un cavalier qui passe, ou bien quelque femme en cotillon, son panier au bras, ou le laitier menant sa carriole. Tout de suite après commençait le boulevard, non point comme aujourd'hui triste chaussée de bitume piquée d'arbustes malades, mais vaste promenade au bon air, éventée, champêtre, plantée dans toute sa longueur de quatre rangées d'arbres, avec

L'ATTAQUE DE GRENELLE

des cafés, de la musique, des jeux : le rendez-vous de toutes sortes de flâneurs, de brocanteurs, de marchands de rogomme, d'invalides à bonnets de police.

Parvenu à ce point, le promeneur, qui sortait par la rue de Sèvres ou la barrière de l'École Militaire, découvrait une étendue vulgaire, assez revêche, en partie inculte, sauf à gauche où se trouvaient les carrés de choux et les plants de salade de Vaugirard. Çà et là, des garennes, d'anciennes réserves à gibier, des sablonnières coupées de chemins de traverse, des cahutes pour les outils des jardiniers; plus au fond, les hauteurs de Clamart, de Meudon, avec des moulins à mi-côte, et quelques amorces de vignes.

La rue de Vaugirard, traversant le boulevard, allait constituer par prolongement la grande rue du village. On passait ainsi du Paris populeux et mouvementé du faubourg Saint-Germain à la pleine campagne, aux guinguettes, aux tonnelles à balançoires, aux fermes, aux laiteries, sans quitter pour ainsi dire le pavé de la ville.

Sur la droite, dans l'angle que fait la rivière avec le mur d'octroi, de l'autre côté du boulevard, s'apercevait l'enceinte du camp de Grenelle : vaste enclave de terres caillouteuses,

L'ATTAQUE

où la présence de quelques dix mille hommes de troupes, fantassins et cavaliers, et d'un parc d'artillerie, paraissait à peine suffire au Directoire pour sa tranquillité. Pendant le jour, ces hommes se partageaient avec ceux de Vincennes, de la Courtille, de l'École Militaire, le service de place à Paris, servaient de plantons, montaient la garde à la porte du Luxembourg, des Chambres, des Ministères, des pri-sons. En cas de besoin, si quelque mouvement s'annonçait au faubourg, ils passaient la nuit à patrouiller au petit pas dans la ville. Le gros des forces, l'artillerie avec ses fourgons, bivouaquait sous les quinconces des Invalides. Au matin, ils s'en retournaient, et les premiers passants du jour suivaient de l'œil ces longues silhouettes à manteaux bleus, ces files énigmatiques, silencieuses figures et tristes bidets, qui s'effaçaient dans le brouillard des rues.

Pour beaucoup, le soldat était resté ce grenadier légendaire, ce glorieux Père la Tulipe, embouché comme un fifre, et qui, foulant aux pieds les attributs de l'esclavage, dans la pose illustrée par les assiettes de couleur et les almanachs populaires, tend la main à quelque rude travailleur aux manches retroussées, quelque forgeron du faubourg en sabots et bonnet rouge. Grisel, du temps qu'il était l'oracle

DE GRENELLE

militaire de Babeuf aux réunions de la rue Babilie, avait bien un peu changé les idées, présenté les choses sous un autre jour. A son compte, il ne restait plus beaucoup, parmi les troupes, de ces « brûlants défenseurs de la Liberté de 92 et 93 ». Là, comme ailleurs, le facteur moral s'était modifié. Une bonne partie des hommes, conscrits malgré eux, réquisitionnaires des villes et des campagnes, « eussent donné volontiers la République pour un gâteau de village. » Le reste, soldats de carrière, « destinés à l'être sous n'importe quel régime, » étaient de ces gaillards, de ces « vrais crânes » « propres à tout quand on sait les employer. » Seulement, les beaux, les longs discours ne valaient pas tant que de bonnes bouteilles pour mettre ces gens-là en train. Ce qu'il fallait avec eux c'était s'expliquer le verre en main, les coudes sur la table, et faire briller l'idée du pillage, comme jadis les alouettes rôties au bout d'une épée. Et, pratique, Grisel concluait : « En faisant boire le militaire, on a vite fait de lui monter l'esprit à la hauteur nécessaire. »

C'était bien aussi l'idée de Drouet, de Rossignol et des autres.

Babeuf, relativement, était peu lu, peu connu à l'armée. Mais le Gros-Caillou, les alentours de l'École Militaire et des Invalides, toute

L'ATTAQUE

cette partie de Paris enfin qui monte vers Grenelle, était couverte de buvettes, de tabagies, de billards, d'épiceries, où les derniers émules de Maillard et Petit-Mamain, les plus fameux des *tape-durs*, égorgeurs de Septembre et guillotineurs de 93, se retrouvaient le soir pour faire la partie, « boire la goutte et fumer la pipe. » On pense si les connaissances qui se nouaient là étaient bonnes pour le soldat. *Le Café Champêtre*, rue de Grenelle, à trente pas de la rue du Bac, se trouvait aux mains d'un ancien acolyte de Carrier, un nantais plus que soupçonné d'avoir aidé lui aussi à « travailler la marchandise. » Une autre maison, des plus populaires parmi les invalides et les « « frères et amis » du Gros-Caillou, était l'établissement de Gomigeon, ou Godichon, surnommé l'*ex-représentant*, — un ancien candidat à la députation, vrai type du phraseur révolutionnaire, tour à tour épongeant ses tables et développant le Bonheur Commun aux connaissances du quartier.

Trop de gens douteux enfin, de brocanteurs, de colporteurs, sous prétexte de « fraternisation, » se mêlaient au petit peuple qui, volontiers, à la quittée du travail, allait trinquer aux barrières avec les soldats; trop de mauvaises figures, de faces anonymes, comme on en voyait à la lisière des groupes, sur la place

DE GRENELLE

de Grève et les marchés, de ces gens à lévites crasseuses qui cherchent à souffler les mauvais conseils et font sonner l'argent dans leurs poches.

*
* *

Quinze jours ne s'étaient pas écoulés depuis la fugue de Drouet, qu'une seconde alerte venait témoigner du singulier empire que gardait le parti babouviste sur le peuple des tavernes révolutionnaires.

Le gouvernement avait fixé au 29 août le transfert en province, à Vendôme, de Babeuf et de ses quarante-six codétenus du Temple, — ne tenant pas pour particulièrement recommandable le voisinage de la rue Aumaire ou de la rue du Vert-Bois, dans une pareille affaire. Le soir de ce jour-là, les promenades étaient calmes; seulement, quelques discoureurs, au Pont-Neuf, prenaient le parti des Jacobins, soutenant qu'au moins, en 93, « on gagnait, on vivait, le commerce allait, tout le monde payait, on avait des vivres.... »

Tout à coup, dans la nuit, des coups de feu retentissent, des cris, des appels, *vive le roi!* puis des galopades, des fuites précipitées. Un homme, au coin de la rue des Marmousets, est

L'ATTAQUE

relevé le crâne ouvert : un ancien officier municipal de la Commune, du temps de Robespierre, l'horloger Arnoux. Près de lui, des écorces de fusées, des pétards qui fument encore, et des paquets de cocardes blanches répandus sur la chaussée. Du côté du Temple, on surprend un individu en train d'accrocher un drapeau à fleurs de lys. Il se débat, menace de découvrir « quels sont les *honnêtes gens* qui l'ont payé.... » Or, on le sait, cet homme, qui s'appelle Brulé, est jardinier de son état, sans rapport aucun avec d'autres partis qu'avec celui de Babeuf. Alors?

Le jour pointait : bruits et fumées évanouis, les rues vides; la ville n'avait pas bougé. Manifestement, le coup était manqué, n'avait pas même retardé le départ de Babeuf, qui roulait maintenant sur la route de Vendôme en voiture grillée, escorté de ses gendarmes. Mais, partout, aux extrémités les plus différentes, au Roule, à la Butte des Moulins, au carrefour Buci, comme au faubourg Saint-Antoine, les patrouilles ramassaient une profusion de cocardes blanches, de morceaux de pétard noircis, enlevaient des haillons fleurdelisés qui flottaient sur des grilles ou des boutiques, sans qu'on sût quelles mains les avaient plantés là et pour quelle raison.

Les recherches du Bureau central, à la suite de ce charivari, ne fournirent rien. Quelques

DE GRENELLE

arrestations furent effectuées, et pas même maintenues. Seulement on inquiéta, dans le quartier de l'Abbaye, un graveur appelé Sandoz, qui occupait un logement au troisième étage d'une maison située rue de Buci, n° 1002 (actuellement 36) « au bout de l'allée du boulanger. » On savait à cet homme, sinon des attaches positives avec le parti de Babeuf, au moins, comme à tant d'autres fanatiques ou besogneux de son espèce, une grande tendresse pour l'idée du Bonheur Commun. Le coup de filet exécuté rue de la Grande-Truanderie et chez le menuisier de la rue Papillon était loin d'avoir purgé la ville de tous les nomades et dévoyés, journalistes sans moyens, ouvriers sans emploi, boutiquiers sans pratique, que la Révolution, en se retirant, avait oubliés dans les ruelles et les cours du vieux Paris. Que ces gens-là, hargneux, ulcérés, décavés, les poches vides et le ventre creux, rêvassent toujours d'anarchie et de bouleversement, c'était dans l'ordre; c'était comme une habitude chez eux, une nécessité.

Sandoz, rencontrant un ami, rue Montorgueil, lui fit part de ses ennuis, des difficultés qu'il avait eues avec la police, après l'affaire des pétards. L'autre l'écoutait. Soudain : « Il va y avoir un coup; serais-tu capable de trouver vingt-cinq hommes? »

L'ATTAQUE

Sandoz ne dit pas oui, ni non, mais s'excusa sur ce qu'il préférerait « ne se mêler plus de rien.... »

La semaine se passe. Rue de Beaune, à l'ancien hôtel de Villette, où Voltaire était mort, un traiteur avait ouvert une maison, dont la clientèle était constituée en majeure partie de petits communistes et d'anciens jacobins du quartier. Sandoz, comme les autres, connaissait bien l'endroit : la porte cochère à gauche, en entrant par le quai. On trouvait là, au premier, des chambres commodas pour tenir conseil sans crainte des regards ou des oreilles indiscrètes. Un matin, un particulier se présente au patron, le prévient qu'il ramènera une douzaine de convives à déjeuner avec lui.

C'était le 9 septembre, 23 fructidor au juste, un vendredi.

L'air, ce jour-là, bien que la saison fût à son déclin, avait la tiédeur qu'on trouve au mois de mai. « Pas un nuage au ciel, » et du soleil pour réchauffer le vieux pavé des rues. Du monde, des groupes se voyaient déjà sur les portes; et partout comme une impression de vacances, un mystérieux branle-bas qui, du Pont-Neuf se prolongeait par les rues de Vaugirard, de Sèvres, de Grenelle, jusqu'au delà des barrières.

Il eût fallu n'avoir aucune pratique du Paris révolutionnaire pour ne pas reconnaître le sens

DE GRENELLE

et la nature de cette petite fièvre qui occupait la ville depuis le matin; les ateliers vides, les rues, les ponts et les places couverts d'une multitude en effervescence autour des crieurs de journaux et de s petits Cicérons de carrefour; les cafés, les buvettes, et jusqu'aux épiceries qui vendent du vin au coin des quais, bourrés jusqu'à la gorge : c'étaient les mêmes signes qui avaient, jadis, préludé au fameux 31 mai, en 93, et, depuis, aux grands mouvements populaires de Germinal, de Prairial.

Dans la matinée, Sandoz était sorti, ayant à faire, dit-il, « chez un éventailiste. » En route, il se renseigne, apprend qu'on doit se réunir, le soir, à Vaugirard, pour « faire boire et fraterniser les *patriotes* et les soldats du Camp. » Une soixantaine de camarades, d'anciens* députés, des officiers, tels que Javogues, Cusser, Fyon, ou l'ex-adjutant-général Lay, qu'on surnommait Sans-Souci, s'étaient donné rendez-vous pour dîner et lever le verre, avant la grande entreprise, au *Soleil d'Or*, « la première auberge dans le village, après le bureau des voitures.... »

Sandoz retient l'adresse et, d'abord, va par la rue de Beaune jeter un coup d'œil à l'hôtel Villette. Nul doute que si Javogues, Fyon, Lay, s'occupaient de l'affaire, le coup ne fût bon. Javogues, surtout, était connu pour un homme

L'ATTAQUE

de caractère, un de ces fameux « régénérateurs, » comme la Convention n'en avait compté que trop peu. C'était lui qui, en mission à Feurs, près de Lyon, en 93, avait imaginé de se promener tout nu par les rues de la ville, « pour faire revivre, disait-il, l'ancienne simplicité républicaine. » On lui devait aussi, à Saint-Étienne, l'établissement d'un tableau fiscal, où les habitants les plus opulents étaient inscrits de telle manière que le premier de la liste, riche de 1 600 000 livres, était taxé à 1 500 000, et le dernier, riche de 100 000 livres, taxé à 20 000.

Sérieux babouviste, celui-là, deux ans plus tôt que Babeuf !

Les autres, d'ailleurs, n'avaient rien à lui rendre sous le rapport de l'énergie révolutionnaire et de la qualité des principes : c'étaient presque tous, comme Lay ou Fyon, de ces « braves bougres d'officiers de tricot, » dont parlait Grisel, jadis, quand, par l'organe de *Franç Libre, soldat du camp de Grenelle*, il menaçait les députés, les ministres, et tous « les jean-foutres qui nous gouvernent, » d'aller leur couper le sifflet.

A midi, Sandoz, survenant rue de Beaune, monte au premier étage, gagne « une chambre à coucher » où plusieurs personnes étaient réunies. Un de ses camarades, avocat rue de Lille,

DE GRENELLE

Bescher, était là, qui distribuait de l'argent, comme un changeur derrière une table. A chacun de ses acolytes il demandait, à tour de rôle : « Pour combien as-tu besoin? pour quinze, pour vingt hommes? », et suivant le cas, allongeait, dix-huit ou vingt-quatre francs, ce qui mettait l'homme à vingt-quatre sous. Près de lui était Caillieux, un mercier de la rue Saint-Denis. D'autres surviennent, qui tenaient des papiers à la main, ne faisaient que traverser, entrer et sortir, « avaient l'air fort affairé. » L'un, brusquement, avise le patron au bas de l'escalier, lui fait : « Tu as du monde? » Et, comme le bonhomme, la serviette au bras, l'invitait à passer : « Oui, montez, monsieur.

— Pas de monsieur ici : c'est un mot proscrit. »

Deux autres, l'instant d'après, vinrent s'enquérir s'il n'y avait pas, quelque part, d'endroit plus retiré encore que celui-ci. On les conduisit « à une petite chambre au fond de la cour, » où ils demeurèrent dix minutes « à causer sur le seuil, » puis se quittèrent.

Sandoz entraît, quand Bescher, l'apercevant, s'écria : « Je me suis trompé, Sandoz, tu n'es pas de cet arrondissement. Va-t-en dans le tien. »

Conciliant, Sandoz obéit, mais, dans la soirée,

L'ATTAQUE

on le vit, avec un voisin de la rue Sainte-Marguerite, le perruquier Paulin, qui prenait lui aussi le chemin de Vaugirard.

* * *

Dehors, à voir le monde dans les rues, on eût dit que tout le café des Bains Chinois s'écoulait, par petits groupes, du côté de Grenelle ou de Vaugirard. Parmi ceux qui s'acheminaient ainsi vers les barrières, avec des cannes ou parfois un sabre, ou des pistolets, on reconnaissait pas mal d'anciens fonctionnaires de la Terreur, des boutiquiers, de petits patrons du faubourg : Pitois, Pachon, Simon, de la rue du Ponceau, le mercier Caillieux, Houdaille, bijoutier, rue de la Verrerie, Legras, savetier, rue Montorgueil.

Quand Sandoz, avec l'ami Paulin, traversa Vaugirard, tout le pays était « sur les portes. » Au *Soleil d'Or*, le patron, occupé depuis le matin avec « deux ou trois cents clients, » ne suffisait plus à la besogne, n'arrivait pas « à tirer tout le vin qu'on lui commandait. »

Le *Soleil d'Or* était situé sur la droite du village, « après le bureau des voitures; » c'était une maison basse, longue, à porte charretière, couverte d'un toit de tuiles. Au mur, au-dessus

DE GRENELLE

de l'entrée, un disque de bois jaune en forme de soleil flamboyant et chevelu; par derrière, une cour, avec des écuries, des remises, des dépendances : l'air d'une ferme, ou d'un relais de poste, plutôt que d'un cabaret à conspiration.

Le premier étage était occupé par un « salon de société, » où, ce jour-là, tout un peuple de buveurs, des ouvriers, de petits robespierristes de la rue Saint-Paul ou de la cour du Saumon, ébénistes, horlogers, peintres, se pressait, assis, pêle-mêle, dans la bouffée des pipes, avec de la troupe, des soldats et des sous-officiers.

Entre les tables, de mystérieux individus circulaient, de ces chuchoteurs affairés, qu'on avait vus le matin rue de Beaune : d'anciens députés, Cusset, Javogues, Simon, le mercier Caillieux, et Lay, qui s'était affublé pour la circonstance de son uniforme d'adjudant-général, « avec des épaulettes en faux or achetées la veille au Palais Royal. » — Un autre escogriffe, en grande tenue lui aussi, occupait l'escalier empêchant, avec son sabre, que personne ne reculât, n'eût envie de filer.

Le jour tombait, cependant que le trouble achevait de se communiquer au reste du pays. C'étaient maintenant les ruelles, les jardins, les cours du village, et jusqu'aux fossés de la

L'ATTAQUE

grande route, qui se peuplaient de silhouettes furtives, d'ombres singulières, houppelandes et redingotes, armées de sabres, de poignards, de « cannes à lances, » ou bien les poches bourrées de pistolets. Sandoz prend peur, va pour s'éloigner, jugeant, dira-t-il, « qu'il ne fallait pas rester là. »

Il était peut-être dix heures et demie. A ce moment, un petit détachement de cavalerie — douze dragons — sortait de Paris, par la porte de Vaugirard. Un général, Chanez, chevauchait en tête, avec un aide de camp. Il s'avance, remonte le village, déblayant la route devant lui, jusqu'au bureau de voitures qui est voisin du *Soleil d'Or*. Entre les deux maisons se trouvait un étroit passage aboutissant, par derrière, à la rue Blomet. Les spectateurs et les bavards, qui encombraient le chemin, refoulés par les soldats, se jettent dans ce couloir, ou bien filent par la cour de l'auberge. Au *Soleil d'Or*, une bousculade se produit dans les portes et sur l'escalier; un individu, pris pour un espion, est attrapé, appliqué au mur, à moitié tué; enfin deux énergumènes l'empoignent au « collet, » le poussent devant eux.

Dehors, les dragons, pressés, gênés, maîtrisant mal leurs chevaux sur le pavé, reculaient. Un des cavaliers se détache, va pour

DE GRENELLE

avertir le poste de police, situé un peu plus bas dans le village, mais la route est coupée, couverte maintenant de deux cents braillards surexcités, qui agitent des armes. Quinze ou vingt de ces furieux, au passage du cavalier, bondissent des haies, des taillis, le saisissent au vol, le frappent, le tirent, font tant qu'ils le basculent enfin de sa monture. Des voix criaient : « Tirez le sabre, formez les rangs ! », puis : « En avant ! Au camp, au camp ! »

Le soldat, culbuté, roulé, froissé, on lui passe sur le corps, on l'écrase ; un des gaillards, qui portait un « chapeau brodé », attrape son cheval par la bride, se jette en selle, et, derrière lui, toute la cohue de se précipiter, le sabre ou le pistolet au poing, titubant, se bousculant, acclamant déjà la Constitution de 93 et le Bonheur Commun, et ne doutant pas qu'à deux ou trois cents qu'ils étaient — et peut-être beaucoup moins — ils ne parvinssent à entraîner les dix mille hommes de Grenelle avec eux !

*
* *

Pendant que se produisait ce fait d'armes sur la grand'route, le camp, à Grenelle, avait pris ses dispositions de nuit. Les hommes se

L'ATTAQUE

trouvaient en bras de chemise ou en bourgeron, en train de vider bouteille à la cantine, ou bien occupés à faire la partie, sous la toile, avec des connaissances, des amis qu'ils avaient invités. Dans la soirée, il était rentré pas mal d'ivrognes, — parmi lesquels bon nombre de ceux qui avaient passé l'après-midi à « boire et fraterniser » au *Soleil d'Or*, avec Cusset, Javogues, et Caillieux. Un Alsacien, Petermann, sergent au Bataillon du Bas-Rhin, la gorge avinée, s'évertuait à faire comprendre aux camarades qu'il fallait se tenir prêts pour la nuit, parce que, certainement, Drouet allait venir, Drouet le « père du peuple, » qui devait « se mettre en personne à leur tête pour remporter la victoire.... »

Sur les onze heures, tout à coup, un grand bruit se fait entendre aux avant-postes, du côté de Vaugirard. Des clameurs, des chants, puis des détonations. Un homme à cheval, « à chapeau ciré, » est là qui gesticule, désignant parmi ceux qui le suivent un autre cavalier à buste haut, large, vigoureux, entre six gardes du corps : « Mes amis, voilà le brave Drouet ! Voilà Drouet votre père ! » — Puis : « Vive l'Égalité ! A bas les Tyrans ! »

Les factionnaires, débordés, lâchent pied, refluent vers le centre du camp. Une compa-

DE GRENELLE

gnie, ralliée à la hâte, fléchit à son tour, passe aux insurgés; et, du coup, voilà toute la bande de Drouet — forte d'environ quatre cents hommes — qui se met à courir, dévalant à toutes jambes par la gauche, sur le quartier des dragons. Soudain, les premiers s'arrêtent, regardent, s'effarent. « Tout est perdu, » crie l'un.

Une dizaine de dragons en effet s'avançaient à cheval, en pans de chemise, tenant leurs bêtes par les crins. Leur chef, appelé Malo, qui était comme les autres, à califourchon sans culotte, les jambes nues, n'ayant eu que le temps, au saut du lit, de boucler son ceinturon, Malo s'arrête, parlemente. Il s'enquiert « si l'on est armé? »

« Non, non, » et des hurlements : « Vive la République! A bas les nouveaux tyrans! A bas le camp! »

D'une poussée, Malo manque d'être renversé. Quatre hommes s'étaient jetés sur lui, le tiraient par la bride du cheval; un coup de feu part, frise l'officier, qui, vivement, se dégage, dégainé, fonce....

Il n'en fallut pas plus.

En un clin d'œil, ce fut comme un tourbillon qui, culbutant une quarantaine de ces brailards, dispersa le reste en déroute à travers

L'ATTAQUE DE GRENELLE

champs, par-dessus les haïes, les fossés, les clôtures, — si vite qu'à peine ils avaient le temps de se débarrasser de leur arsenal, cannes, baïonnettes, pistolets, sabres et poignards, qui le lendemain, furent ramassés par corbeille, le long des chemins¹!

1. Certains des conjurés imputèrent plus tard l'échec de leur tentative à l'excessive générosité des libations préliminaires, qui troubla les idées de leurs guides. Des intelligences, paraît-il, était ménagées, au camp, parmi les hommes d'un bataillon du Gard : mais une erreur de parcours aurait empêché la fusion de se faire.... Il semble résulter plutôt, de certaines notes de Police (dans Arcn. W554), d'un passage bien suggestif des Mémoires de Thibaudeau, et des témoignages de Carnot, d'Allonville, Fabre de l'Aude, que l'affaire fût manœuvrée, de loin, par le Bureau Central, qui, instruit des événements « depuis le matin onze heures », avait dépêché ses limiers au *Soleil d'Or* et donné secrètement l'éveil au camp, de manière qu'avant le moment critique les éléments suspects furent déplacés et gardés à vue.



CHAPITRE V

L'ALERTE DE NUIT

DE Vaugirard, après l'affaire du *Soleil d'Or*, Chanez s'était rabattu ventre à terre sur le Luxembourg, craignant pour le Directoire quelque dangereux contre-coup de l'agitation « anarchiste » au milieu de la ville.

Il arrive, vers onze heures, trouve le service réduit aux rondes et factions ordinaires de nuit. Tout reposait, les corps de garde en veilleuse, la plupart des officiers absents.

Il va chez Barras : personne. Personne non plus chez Reubell, qui avait coutume de se retirer, chaque soir, à sa campagne d'Arcueil. Au dehors, une estafette, lancée en reconnaissance par une rue de traverse, est saluée de deux coups de feu.

Il s'en fallait alors de quelques minutes, qu'un détachement d'insurgés, remontant de

L'ATTAQUE

Grenelle, ne vint à déboucher par la rue de Tournon sur le Luxembourg!

Au bruit, Larévellière, qui dormait, prête l'oreille. Personne n'avait songé à réveiller celui-là. Malingre, tordu, les épaules de guingois, monté enfin « comme un bouchon sur des épingles, » cet avocat, en pareille circonstance, manquait de carrure. Il se lève, s'approche de la fenêtre, aperçoit à la faveur du « clair de lune » quantité d'hommes et de chevaux dans la cour, les baïonnettes luisant au bout des fusils. Suffoqué, il sonne, on accourt, on explique : les « anarchistes » arrivent, la garde est sur pied; Carnot, avec son collègue Letourneur, est à cheval, au milieu des troupes.

Le « petit Révellière » étouffait de rage et d'humiliation ravalée. Quatre à quatre, il s'habille, passe ses bottes, sa ceinture, commande ses chevaux, ses armes, et tombe enfin, panache au front, pistolets au côté, dans la cour, — quand tout finissait. Point d'anarchiste, pas l'ombre seulement d'une pique ou d'un fusil aux alentours. Jamais les rues n'avaient paru si mortes. Par ailleurs, il se confirmait qu'à Grenelle le choc n'avait pas duré le temps de respirer, et qu'à soixante ou quatre-vingts près de ces champions de la Sainte Égalité qui étaient restés sur le terrain, toute la bande

DE GRENELLE

avait disparu par les ruelles, les jardins, les remises, et les marécages avoisinants.

Larévellière, mortifié, ulcéré sous son panache, continuait à remâcher son dépit, accusait Carnot de l'avoir sournoisement évincé pour se donner les airs et le mérite exclusif de l'énergie et de la décision. On s'efforça de l'adoucir, lui remontrant que Letourneur et Carnot, tous deux soldats de carrière, n'avaient pas cru devoir l'embarrasser de responsabilités qui les regardaient directement.

L'autre sentit le ridicule de sa situation, eut l'esprit de dissimuler, mais n'en gardant pas moins sa rancune, convia ses collègues, en sa qualité de président de quartier, à monter chez lui « prendre quelques rafraîchissements. » Puis, d'un commun accord, tous s'ajournèrent au matin suivant, à l'effet de laisser aux nouvelles le temps d'arriver.

*
* *

Le jour, maintenant, se levait à Grenelle. Le ciel, qui s'était couvert la veille au soir, commençait à blanchir, avec de petites brumes diffuses, derrière Paris, au-dessus de la colline des Bons-Hommes et des lavoirs de Chaillot. Plus un

L'ATTAQUE

coup de feu. La campagne, rendue au silence, ne voyait s'acheminer, de toutes parts, que de petits convois de prisonniers, d'hommes à figure défaite, que de la cavalerie escortait.

Au *Soleil d'Or*, le Bureau central se présente sur les cinq ou six heures, visite la maison, la trouve pleine de « bouteilles vides, » comme de juste, questionne les gens, et ramasse divers objets hétéroclytes, des cannes, des papiers, une « tabatière en carton. » Des soldats, nettoyant les cours, les ruelles, les jardins du voisinage, ramenaient encore des fugitifs, qui, au moment de la charge, traqués, talonnés, roulés, s'étaient jetés de côté, sous une porte, une remise, au creux d'un fossé. Beaucoup dormaient, affalés, cuvant leur vin, contre « un tas de paille » ou de vulgaires planches.

Sur le boulevard, des témoins de l'affaire, des « bourgeois, » des femmes, aident les patrouilles dans leur besogne, leur indiquent au passage les figures qu'ils reconnaissent. Un signe, et l'homme suspect est saisi, fouillé, poussé au violon le plus proche. Des ouvriers, de la sorte, se virent pris, qui n'avaient commis d'autre crime que de vouloir regarder les choses d'un peu trop près, et ne portaient dans leurs poches que du pain ou du fromage, restes de

DE GRENELLE

leur dîner. Aux barrières, « il y avait des ordres pour arrêter quiconque, homme ou femme, se présenterait. » Les fuyards étaient venus, au sens littéral du mot, s'écraser là contre un mur, qui, de la rivière à l'avenue du Maine, était occupé dans toute sa longueur, à toutes ses fentes, par des détachements armés et des agents du Bureau central. On criait : « Sauve, sauve qui peut ! » Les plus agiles s'allèrent jeter à l'eau, tout habillés, se sauvèrent à la nage. Quelques-uns, qui avaient par chance glissé entre les soldats et les policiers, furent rat-trapés, un peu plus tard, dans la rue de Sèvres ou de Grenelle, « comme ils s'en retournaient, » isolément ou par groupes de deux ou de trois, avec leurs pistolets encore à la main ou leur sabre sous le bras. On ramassa Javogues, tombé de fatigue dans une auberge de Montrouge ; une écharpe de député, avec un plumet tricolore et un petit couteau, qu'il portait sur lui, le dénoncèrent. Il avoua, montrant son écharpe, que « c'était le seul bien qui lui restât, » qu'il ne la quittait pas plus « qu'un fanatique ne fait une relique.... » Cusset, autre député, vers le même temps, allait donner dans une patrouille sur le boulevard des Invalides, et, perdant la tête, lâchait ses pistolets, décampait au nez des soldats.

L'ATTAQUE

Sur les trois heures, des gendarmes, patrouillant du côté de Châtillon, au coin de la route d'Orléans, aperçurent trois hommes qui filaient à grandes enjambées. L'un, « en redingote bleue et bottes ravalées, » échappa; le second, dans un mouvement qu'il fit pour fuir, fut poussé contre un chariot, au bord de la route, et grièvement blessé d'un coup de sabre au poignet. On découvrit que c'était le peintre Gagnant, l'ami de Drouet, le visiteur aux bésicles de l'Abbaye.

La veille, cet homme était passé, avec un autre, chez un maquignon de la rue Tireboudin, pour louer deux chevaux de selle, sous prétexte d'une course qu'il avait à faire à Brie-Comte-Robert. Comme il était près de cinq heures, quelqu'un, se fondant sur la durée du trajet, lui fit observer « que c'était partir un peu tard pour aller à Brie. » — A quoi, l'autre répondit « qu'il n'allait à Brie que pour coucher et ferait ses affaires le lendemain. »

Son compagnon, l'homme « à la redingote bleue, » ne fut pas rejoint. Gagnant lui-même, blessé, maîtrisé, dut être ramené de force sur Châtillon. Il paraissait étrangler de colère, déclarait « d'une voix terrible. » Au point du jour, il traversa Fontenay, fit halte un moment sur la place, au milieu des gendarmes, où le peuple

DE GRENELLE

de l'endroit l'aperçut débraillé, la bouche tordue, éclaboussé de sang.

Les routes, maintenant, la campagne étaient vides.

L'un des derniers qu'on appréhenda fut Sandoz, qui avait passé la nuit, blotti « sous une porte, » retenant son souffle, tandis qu'au-dessus de lui les bourgeois du pays passaient la tête aux volets, s'interrogeaient curieusement.

Un autre fut découvert au fond d'un jardin, où, paralysé par la peur, il tâchait d'expliquer, à ceux qui l'entraînaient, qu'il était venu, « pour pêcher le petit poisson.... »

* * *

Dans l'après-midi, les prisonniers, rassemblés, au nombre de cent cinquante-deux, furent acheminés vers le Palais de Justice. Dès le matin, une foule de curieux s'était portée vers l'École Militaire, encombrant les ponts et les quais. Des dragons chevauchaient à côté des voitures, ouvraient la marche.

C'était la première fois, depuis quinze mois, qu'on revoyait en face le Robespierisme. Beaucoup de gens, gagnés par cette fausse sécurité qu'inspirent les révolutions au cré-

L'ATTAQUE

puscule, n'avaient sans doute jamais tenu compte de Babeuf, qui se réveillèrent, estomaqués, à l'apparition de ce convoi, de ces charrettes encadrées de cavalerie, de ces misérables qu'on apercevait, par-dessus la foule, l'air consterné pour la plupart, étourdis de leur aventure. Des bourgeois reconnaissaient au passage les sombres figures, pensaient : « Ces gens-là nous tueront, si on ne les tue.... »

Bref, il arriva qu'après « cette nuit de contradictions, » Paris fut comme frappé d'un coup à la tête. Accès nerveux, saisissement, vertige ? Aucun ne fut épargné : « ouvriers qui tremblent que le travail n'arrête ; marchands inquiets de leurs billets et de la fin du mois ; propriétaires craintifs, et moins encore peut-être pour la vie que pour la chère propriété, » — chacun crut voir tout virer, tout basculer, et le spectre sanglant de la Terreur surgir d'entre les pavés.

Babeuf, à coup sûr, n'avait pas fait si peur que cette cohue d'ivrognes ramassés dans les trèfles de Grenelle !

Au passage du Pont-Neuf, quand les premières voitures débouchèrent du quai Conti, la foule, qui se pressait aux abords du Bureau central, se prit à conspuer, couvrit ces misérables de huées et de sarcasmes. Des gens, qui parlaient encore de Bonheur Commun, man-

DE GRENELLE

quèrent être assommés. Le peuple, on l'a dit, ne voulait plus de révolution, était fatigué de tant d'expériences. « Hormis quelques perturbateurs, qui sont presque tous des étrangers, personne ne veut plus révolutionner.... »

Dure leçon pour tous les besogneux, les énergumènes, les dévoyés et les fous, pour tous les « doctrinaires despotiques et sans scrupules, » qui toujours fondent le succès de leur cause sur les convoitises les plus sourdes et les pires rancunes. Plus d'un, sans doute, de ces batteurs de pavé, de ces rêveurs de bonheur public, fit réflexion. Un menuisier, Simon, qu'on appelait Simon du Ponceau, voyant la tournure que prenaient les choses, écrivait à son frère : « Caillieux vient d'être fusillé, et aussi un frère à la citoyenne Dubois, et beaucoup d'autres qui professent les mêmes principes.... » Lui-même, fugitif, contumace, menacé, s'il se faisait reprendre, d'éprouver le sort commun, vivait blotti quelque part, ne bougeait plus : « ... Il y a six semaines que je ne suis plus chez moi. Ma pauvre femme est seule chargée du fardeau du ménage; elle a bien de la peine à mettre les deux bouts ensemble, avec le père à nourrir et les enfants.... »

Et, rendu à la sagesse, il concluait : « Tu

L'ATTAQUE

vois que, dans les révolutions, aujourd'hui on a raison et demain on a tort. Le meilleur est de ne se mêler de rien.... »

* * *

Le soir du 10 septembre, toute la bande fut mise sous les verrous, au Temple.

On a dit quelle pauvre mine ils avaient dans leurs charrettes, la barbe sale, les vêtements souillés, quelques-uns liés de cordes. Ce n'étaient pour la plupart que « gens obscurs et noms inconnus, » de petits artisans, des boutiquiers du faubourg, cordonniers, chapeliers, serruriers, tailleurs, peintres. Mais tous s'étaient signalés de quelque manière avant Thermidor, du temps de l'Incorruptible, dans les clubs, les sections, les tribunaux révolutionnaires; et beaucoup, d'avoir fréquenté les Sociétés politiques et joué leur bout de rôle au cours du grand drame, s'imaginant que la « philosophie » leur était venue avec l'écharpe et le brevet de jacobin, avaient pris en dégoût la vie régulière et le travail journalier. Quand une fois on a touché au pouvoir souverain et tenu tout un quartier en respect derrière une table, une bouteille et un encrier, on s'habitue mal à n'être

DE GRENELLE

plus que tailleur, mercier, cordonnier. — Robespierre tombé, la plupart avaient payé de huit ou dix mois de détention à la Force ou au Plessis leur attachement à la Cause. Jamais la réclusion n'arrange les cerveaux fêlés. Puis, la misère, la malchance, avaient fait le reste. Pas toujours, le soir, la femme n'avait de quoi mettre la soupe à tremper; ou bien, l'homme était malade, l'ouvrage manquait. Ainsi, Bonbon, savetier, a quatre enfants; Loyseau, un cuisinier, en a huit; et, par le temps qui court, quand le pain est à 100 francs la livrée, et le navet à 40 francs la botte, huit enfants c'est dur à faire dîner tous les soirs.

Chez Moroy, on vend les meubles, « les draps, la couverture. » Jacob, de son équipement de général de brigade, n'a pas conservé un seul chapeau convenable; il a dû, le matin de l'affaire de Grenelle, emprunter celui d'un voisin.

Et combien sont ainsi, qui, le jour, se partagent entre trois ou quatre cafés, et, la nuit, battent le pavé ou se retirent en de problématiques retraites! — Ancien député et jadis, avant 89, petit manufacturier en soieries à Lyon, donc fort à son aise, Cusset n'a plus guère pour ressources maintenant que les secours qu'il touche comme indigent, du Directoire :

L'ATTAQUE

deux fois 3 000 francs (c'est-à-dire, au prix du papier, moins que rien) en six mois!

Huguet, précédemment curé de Bourganeuf, puis évêque à Guéret, défroqué, député, jacobin, régicide, et, après tous ces avatars, demeuré sans emploi, laissera une femme enceinte de sept mois.

Tous, bien sûr, se fussent arrangés d'une situation quelconque — Huguet ambitionnait une place dans les Postes — qui leur procurât « du pain, du vin, de la chandelle, des souliers, » ou bien, volontiers, nouant leur bagage dans un mouchoir, seraient retournés au pays. Mais à Paris encore ils sont saufs, anonymes, jouissent d'une manière de sécurité. En province, chez eux, ce serait épouvantable : ils ne feraient pas vingt pas sans être écharpés, déchirés, à tout le moins roulés au ruisseau; et ils le savent. « Gardez-vous de songer à revenir, » écrivent à Javogues, au sinistre Javogues, les vieux parents qu'il a conservés au foyer de famille, du côté de Montbrison; les passions sont encore trop vives, les têtes « trop échauffées. » Même à Paris, « ne dites pas votre adresse et prenez garde à qui vous vous confiez, crainte qu'on ne vous assassine. » Ces pauvres gens — le père, ancien notaire, la mère, fervente catholique — sachant leur pauvre Javogues si démuni,

DE GRENELLE

si misérable, se tourmentaient, lui faisaient de temps à autre passer un peu de linge, « deux paires de drap, six serviettes, et six paires de bas de laine que ses sœurs lui avaient tricotées, » pour qu'il eût chaud du moins, durant l'hiver. Surtout, l'on tremblait qu'il ne vînt à commettre quelque imprudence encore, quelque coup de tête, qui lui coutât la vie : « Ton père et moi, lui mande sa mère, nous n'avons cessé de prier Dieu qu'il te conserve.... »

Quand, le second jour, au Temple, la permission fut accordée aux femmes et aux marmots des détenus de pénétrer jusqu'à la seconde cour, cela fit pitié de voir cette pauvre multitude qui tâchait de se faire comprendre, par signes ou par cris, des prisonniers à leurs fenêtres. Gagnant avait sa femme qui venait tous les jours lui porter quelques effets, des nouvelles, ou bien courait la ville pour procurer des défenseurs et de bons témoins à son mari. Un jour, elle manque : c'est qu'il pleut, et qu'elle n'a « pas de parapluie ; » une autre fois, « pas de souliers. »

Lorsque vint le tour de Gagnant de comparaître devant le Conseil de Guerre, elle s'arrangea pour se mettre en bonne place, derrière la balustrade. Elle était là, qui appelait son mari, lui faisait des signes ; mais l'autre ne

L'ATTAQUE

tournait pas la tête. Le lendemain, Gagnant fut jugé avec une trentaine d'autres et condamné à mort. Les juges, le rapporteur, avaient peine à se faire entendre de cette cohue de misérables qui ne cessaient de se débattre, de s'agiter fiévreusement sur leurs banquettes, entre les gendarmes, éclataient en imprécations contre le Directoire, la Police, le Ministre, qu'ils accusaient de perfidie et de manœuvres provocatrices. En quoi peut-être ils n'avaient pas si tort !

L'ordre des témoins ayant appelé à la barre l'agent Courtois, le même qui avait manqué se faire tuer au *Soleil d'Or*, la déposition de ce malheureux fonctionnaire, le bras enveloppé d'une écharpe, fut coupée de cris et de protestations. Il accusait « un homme chauve » de l'avoir frappé ; mais « il en reconnut deux successivement parmi les prévenus.... » Ce qui jeta de la confusion.

* * *

Les 150 furent jugés en quatre fois. Les militaires allaient vite en besogne, par fournées de trente à quarante. Avec le second quart, Sandoz fut appelé au tribunal. C'était un dimanche, le

DE GRENELLE

27 du mois. Ce jour-là, quatre, sur vingt et un, furent condamnés à mort, dont Sandoz.

Sandoz fut, avec les trois autres, reconduit pour sa dernière veillée à la Tour du Temple. Dans la nuit, à la perspective du jour qui venait, des fusils dirigés contre sa poitrine, de la terre sanglante, ses forces le trahirent. Il offrit de parler, si on lui promettait de commuer sa peine. On lui porta toujours de l'encre, du papier. Partagé entre la peur de mourir et la honte de faiblir, il prit, rejeta, reprit la plume, enfin s'exécuta, confessa tout ce qu'il savait.

Il n'en fut pas moins, au matin, appelé avec ses trois compagnons et, traversant pour la dernière fois les guichets, aperçut la charrette dans la cour et le peloton de gendarmes. Alors, il se ressaisit, et, sur le boulevard, en chemin, se prit à chanter d'une voix forte qui scandait, au bout de chaque couplet, ces mots : « Plutôt la mort que l'esclavage ! »

Tant d'énergie, qu'on appelait fanatisme, faisait rétrospectivement trembler les bourgeois parmi les curieux.

Profitant des derniers beaux jours, le monde se pressait aux promenades, jouissait de l'arrière-saison, comme si tout danger fût évanoui et qu'il n'y eût pas seulement « l'ombre d'un

L'ATTAQUE

conspirateur aux champs. » Jamais tant d'équipages, de femmes, de fraîches toilettes n'avaient paru sur la route du Bois. Seuls, dans la foule, au passage des condamnés, quelques gens du peuple murmuraient, voyant « que c'étaient tous de malheureux ouvriers, et qu'on laissait bien tranquilles les chefs qui les avaient égarés.... »

A huit jours de là, le 10 octobre, un dernier convoi comprenant Javogues, Cusset, Gagnant, le savetier Bonbon, et cinq autres, s'acheminait à son tour vers Grenelle. Les hommes, en carriole, étaient couchés sur de la paille, les mains liées derrière le dos. Le ciel était bas. Il avait plu toute la nuit et la veille.

Javogues aussi chanta jusqu'au bout. Les autres paraissaient défaits, le regard vide.

Traversé le boulevard, les voitures s'arrêtèrent en bordure du camp. Le sol était imprégné de pluie. On fit agenouiller les neuf « anarchistes » parmi les flaques et les ornières, le dos tourné au peloton d'exécution. Le général Hugo, à cheval, en grand uniforme, sabre au clair, au milieu de son état-major, surveillait l'opération. A la première décharge, un seul des neuf hommes s'abattit. Il ne fallut pas moins de soixante coups de feu, au tir à volonté, pour venir à bout de tuer les autres.

DE GRENELLE

*
* *

Il advint, en cette occurrence, ce qu'il arrive toujours : les petits avaient payé pour les gros, ceux-ci en furent quittes pour l'émotion.

Deux ou trois crurent bon de disparaître momentanément; mais comme il s'agissait de Fréron, Bescher, Méhée, Rossignol, tous plus ou moins familiers de Barras, personne n'en fut surpris. Quant à Tallien, le député, autre habitué du Luxembourg, bien que manifestement compromis, on n'eut pas seulement l'idée de le poursuivre. Barras, magnifique en tout ceci d'aplomb et de tranquillité, déclarait : « Il y aurait cinq cents conjurations que Tallien serait de toutes. »

La comédie, avec Drouet, dépassa les bornes imaginables. Au bout de trois mois, le lascar n'avait pas encore bougé de Paris, continuait de correspondre avec Barras par l'entremise d'un député, Bergoeing, que le Directeur avait personnellement chargé de veiller à la sécurité de son ancien collègue. Chacun savait, disait que pendant « la nuit de l'affaire du Camp, Barras et Drouet étaient *sur l'eau*; mais, que voyant le coup manqué, ils s'étaient sauvés de l'autre côté avec leurs chevaux qui les attendaient. » On

L'ATTAQUE

avait vu Drouet à cheval, au milieu des insurgés, « entre six hommes à pied. » D'autres avaient tenu un moment son beau-frère ou cousin, le peintre Vauthier, — qui, d'ailleurs, avait trouvé le moyen de s'enfuir dans le trajet de l'École Militaire au Temple. — Au Luxembourg, Letourneur enrageait; Barras confessait, froidement, « qu'il donnerait volontiers cent louis pour faire passer Drouet à l'Amérique. »

Bref, Drouet, de la sorte, occupa le Bureau central jusqu'à l'entrée de l'hiver. A cette date, il prit le parti de s'éloigner, gagna la Suisse, de là Gênes, où il s'embarqua pour les Indes. Il ne reparut qu'au bout de quinze ou vingt mois seulement, sur la fin de l'an VI, comme le Directoire achevait de se décomposer et que tout faisait prévoir Bonaparte.

Sous l'Empire, revenu à son point de départ, après tant de traverses, l'ancien maître de poste était sous-préfet de Sainte-Menehould. L'Empereur, un jour, de passage par la ville, le reconnut parmi les fonctionnaires, lui dit : « Monsieur Drouet, vous avez changé la face du monde. »

Peut-être ce diable d'homme eut-il fait encore un sous-préfet très convenable pour les Bourbons; mais des impressions personnelles, après les Cents-Jours lui donnèrent à réfléchir. Si bien qu'on trouva la maison vide, quand les gendarmes

DE GRENELLE

du Roi se présentèrent, en 1815 pour s'assurer de lui. Toutes les polices du Royaume furent un moment découplées à sa poursuite. On le signalait chez des parentes, les demoiselles Lebel, à Bar; chez Courtois, un ancien collègue, à Rambluzin; à Triaucourt, Maugarni, Vavincourt, Lavoye, Vienne-la-Ville, Courrupt, au Neufour. Tout le département de la Meuse, les Ardennes, la Marne, furent explorés, battus, fouillés, jusqu'au jour où l'abbé Degrelette, un « respectable prêtre de Nancy, » fit connaître, qu'une sœur de Drouet, religieuse de Saint-Charles, lui avait confié que son frère le conventionnel était mort secrètement à Sainte-Menehould et se trouvait enterré dans une cave. Ce qui termina les poursuites.

Dans la ville de Mâcon, vers la même époque, un pâtissier vint s'établir, qui portait le nom de Maërgesse. Ce pâtissier, dans la journée, ayant des loisirs, allait chez un voisin, vieux gentilhomme, un peu cacochyme, faire la lecture des dernières feuilles royalistes. A l'occasion, il servait de jardinier, remuait la terre, soignait les pelouses, traçait des allées.

Un jour, Maërgesse mourut. La femme qui vivait avec lui, une allemande, originaire de Creuznach, vint sur le soir, à la Mairie, dévoiler que le pseudo Maërgesse s'appelait Jean-Baptiste

L'ATTAQUE DE GRENELLE

Drouet, natif de Sainte-Menehould, étant bien le fameux régicide, l'homme de Varennes.

Cette femme parlait mal, avec un fort accent tudesque. L'employé de l'État-Civil, qui tenait le registre des décès, comprit de travers, inscrivit *Troué*, né à *Menoue*.



ÉPILOGUE

E^T Babeuf? — Babeuf, l'espoir suprême des misérables que les dragons avaient reçus, à Grenelle, à grands coups de sabre dans les reins?

Transféré du Temple à Vendôme, au cours de la fameuse nuit du « coup des pétards, » Babeuf avait passé l'hiver à la prison du Tribunal avec ses complices. Les détenus occupaient chacun une cellule, au premier étage de la maison d'arrêt, sur un corridor où, tous les jours, ils se réunissaient, comme autrefois aux Bains Chinois, pour entonner en chœur leur plainte; le reste du temps, les plus pacifiques occupaient leurs loisirs à jouer dans la cour au petit palet.

Tous pourtant n'avaient pas l'humeur débonnaire. Un jour que le cuisinier apportait la soupe, avec le cérémonial accoutumé — deux pistoliers, deux factionnaires et un marmiton —

L'ATTAQUE

Babeuf lui dit : « J'ai cassé mes assiettes. » — L'autre répond : « Je ne suis pas chargé de t'en fournir; dans quoi veux-tu être servi?

— Dans une que tu me donneras, » dit Babeuf.

« Oui, pour ton argent. »

Babeuf voulait discuter. L'autre s'impatientie : « Ah ça! veux-tu finir! Où veux-tu que je la mette? »

Il tenait la soupe à la main, le bouilli et l'entrée.

« Dans mon pot de chambre! » crie Babeuf.

A l'instant, l'homme prend le vase, y verse le dîner. Sur quoi Babeuf, furieux, bondit, s'empare du tout et l'envoie par la figure du cantinier.

A la fin de février seulement, l'instruction fut close, l'affaire portée devant les juges. Quarante-six inculpés, dont les anciens conventionnels, Amar, Vadier, Ricord, et le général Fyon, étaient appelés à comparaître avec Babeuf devant la Haute-Cour.

Les débats furent ce qu'on imagine avec des fanatiques de cette espèce, dont cinq femmes, toutes « buveuses et vendeuses d'eau-de-vie, » qui n'étaient pas les moins turbulentes. L'avocat, Réal, avait peine à contenir l'exaltation de ses clients. A plusieurs reprises on dut

DE GRENELLE

expulser Babeuf ou Massard, afin de faire cesser les injures ou les menaces qu'ils vociféraient contre le Directoire, les autorités, la Cour, les témoins, et spécialement contre « l'infâme Grisel, » le « traître Grisel, » qui, sa déposition terminée, sa tâche accomplie, se tenait assis, sa tunique boutonnée, insensible, la bouche close, sur une banquette de velours jaune.

Au prononcé du jugement, on vit Babeuf et Darthé, tous deux condamnés à mort, défaillir et s'abattre, couverts de sang, un couteau dans la poitrine. Au petit jour, le lendemain, on porta les deux hommes, moribonds, à l'échafaud.

Babeuf laissait une veuve qui vécut quelque temps rue Saint-Honoré, à Paris, près des Jacobins, d'un commerce de lingerie que lui avaient procuré les anciens camarades de son mari, « avec tout ce qu'il fallait pour garnir son magasin. » De ses trois enfants, le plus jeune, Caius, né à Vendôme pendant le procès de son père, devait tomber en 1814 sous les balles ennemies. Le second, Camille, se jeta du haut de la colonne Vendôme, « pour ne pas voir entrer les Cosaques. » Quant à l'aîné, Robert, dit Émile, qui jadis, du temps des *Bains Chinois*, faisait les courses de son « général à chapeau siré, » il fut recueilli, âgé de douze

L'ATTAQUE

ans, par le riche et turbulent Félix Le Pelle-
tier, un des millionnaires communistes de
l'époque. Placé d'abord en pension, il entra,
vers l'an VII, en apprentissage à Paris, chez un
libraire. Plus tard, ayant pris le baluchon, il
voyageait, parcourait l'Europe, pour le compte
de la maison Tourneisen, de Bâle.

On ignore quand il mourut. On dit seule-
ment qu'en 1840 habitait rue de la Harpe, un
fabricant de petits pinceaux pour les boîtes à
couleurs d'enfants, appelé Babeuf, person-
nage énigmatique, qui passait, dans le quar-
tier, pour « vivre en tête à tête avec un manne-
quin de femme, habillé à la mode du Direc-
toire, auquel il témoignait les plus grands
égards. »

On rapporte aussi qu'il se trouvait en Espagne,
vers 1812, du temps que les troupes françaises
guerroyaient sur la Bidassoa, Émile Babeuf
fut avisé qu'un officier du nom de Grisel
se trouvait à l'armée; « il le provoqua d'une
telle façon qu'un duel à mort s'ensuivit et que
Grisel tomba pour ne plus se lever. »

Par malheur, la tradition s'accorde mal
avec ce qu'on sait de source sûre. Grisel était
encore à Paris, en effet, en 1800, quand il
reçut son billet de route pour l'armée d'Italie.
Il partit, fut pris, en chemin, de fièvre à Dijon,

DE GRENELLE

sollicita une autre affectation et fut nommé, en qualité d'adjutant de place de 2^e classe, à Nantes. Il était toujours le même, ombrageux, neurasthénique, se plaignant de sa santé, de ses « tribulations; » toujours aussi capitaine — ni plus ni moins que sous le Directoire — car l'avancement non plus n'était pas venu, quand, au mois de juin 1812, une dépêche du quartier général de la Rochelle avisa le ministre de la Guerre que « M. Grisel, adjutant de place, à Nantes, était mort le 22 du même mois. »





DOCUMENTS ET OUVRAGES CONSULTÉS

ARCHIVES NATIONALES,
AD.I.112 BB³21 F⁷4276-4278
F⁷6211, 6807, W554-555.

PRÉFECTURE POLICE, A, B,
330.

MINISTÈRE DE LA GUERRE,
armée de l'Intérieur; états
de situation, 1795-96.
Dossiers Grisel, Fyon, Lay,
Jacob.

ARCHIVES DE L'OBSERVATOIRE,
AF, I, 14.

*Débats du Procès instruit par
la Haute-Cour de justice de
Vendôme contre Drouet, Ba-
beuf et autres*, Paris, Beau-
douin (An V, 1797), avec la
« copie des pièces saisies
dans le local que Babeuf
occupait. »

ADVIELLE, *Histoire de Gracchus
Babeuf et du Babouvisme*,
2 vol. 1884.

AULARD, *Paris pendant la Ré-
action thermidorienne et le
Directoire*, t. III.

BABEAU, *Lettres d'une voya-
geuse anglaise* (1888).

BARRAS. *Mémoires*, II.

BUONARROTI, *Conspiration
pour l'Égalité* (1828).

CARNOT, *Réponse à Bailleul*,
(1799),

— *Mémoires*, II (1869).
(CARNOT-FEULLINS), *Hist. du
Directoire*, an VIII.

DUFORT DE CHEVERNY, *Mé-
moires*, II.

LAMBEAU, *Hist. des communes
annexées à Paris en 1859* :
Grenelle.

LAREVELLIÈRE, *Mémoires*, I
et II.

LENOTRE, *Le Drame de Varen-
nes*.

MALLET DU PAN, *Correspon-
dance inédite* (1884).

MONITEUR UNIVERSEL,
t. XXVIII.

ROBIQUET, *Buonarroti* (1910).
— *L'arrestation de Babeuf
(dans la Révolution française,*
Revue, 14 avril 1895).

SAINT-JUST, *Fragments d'insti-
tutions Républicaines*.

THIBAUDEAU, *Discours* (du
2 messidor, an IV).

— *Mémoires*, II.



TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE PREMIER

LE TEMPLE DE LA RAISON.	5
---------------------------------	---

CHAPITRE II

GRACCHUS BABEUF	38
---------------------------	----

CHAPITRE III

DROUET.	61
-----------------	----

CHAPITRE IV

A VAUGIRARD	78
-----------------------	----

CHAPITRE V

L'ALERTE DE NUIT.	97
---------------------------	----

ÉPILOGUE.	117
-------------------	-----

DOCUMENTS ET OUVRAGES CONSULTÉS	123
---	-----



5435

3

Scholarly Bind

IMPRIMERIE
PAUL BRODARD
COULOMMIERS
7987-11-1926



Date Due

~~OCT 23 1972~~



CAT. NO. 23 233

PRINTED IN U.S.A.

DC 187.8 .B4

Bessand-Massenet, Pierre,
Babeuf et le parti communiste

010101 000



0 1163 0201181 6
TRENT UNIVERSITY

DC187.8 .B4

Bessand-Massenet, Pierre

Babeuf et le parti communiste
en 1796

DATE

ISSUED TO

171054

171054

